

362.2920835

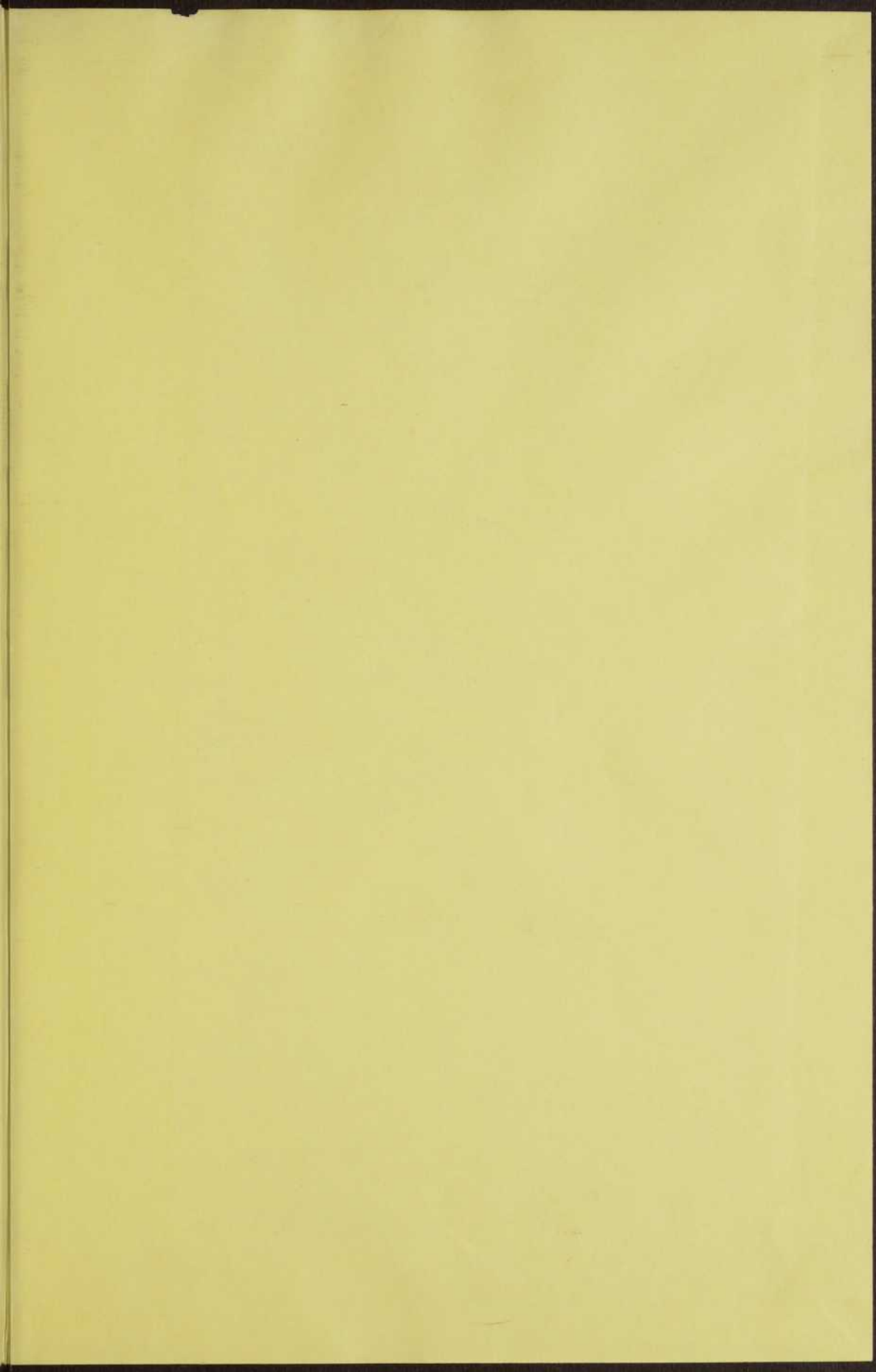
F254a

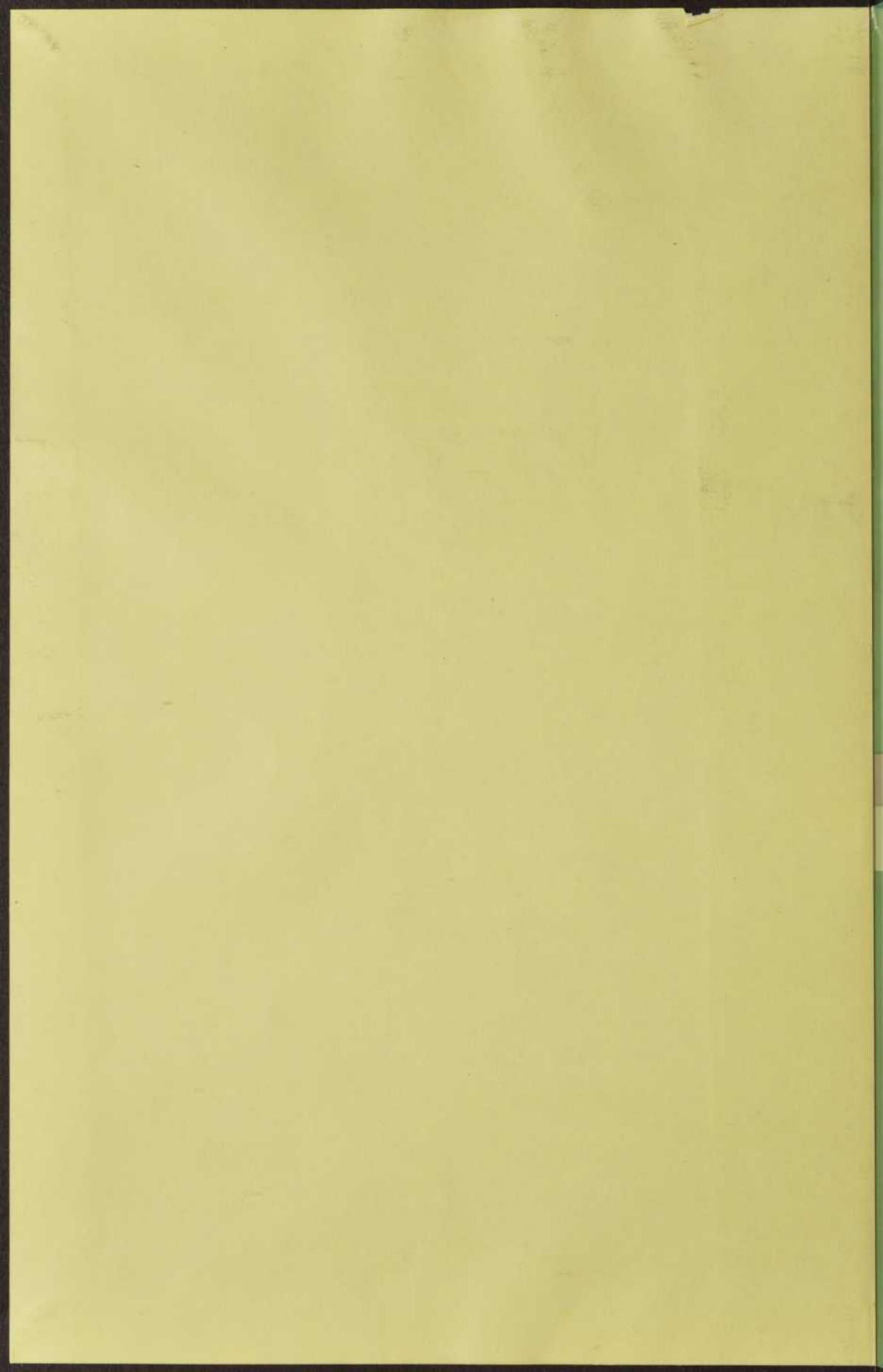
1970



Bibliothèque Nationale du Québec

S





EZZAT ABDEL FATTAH
CÉCILE GAUDREAU-TOUTANT
ROCK TREMBLAY

L'ALCOOL CHEZ LES JEUNES QUÉBÉCOIS

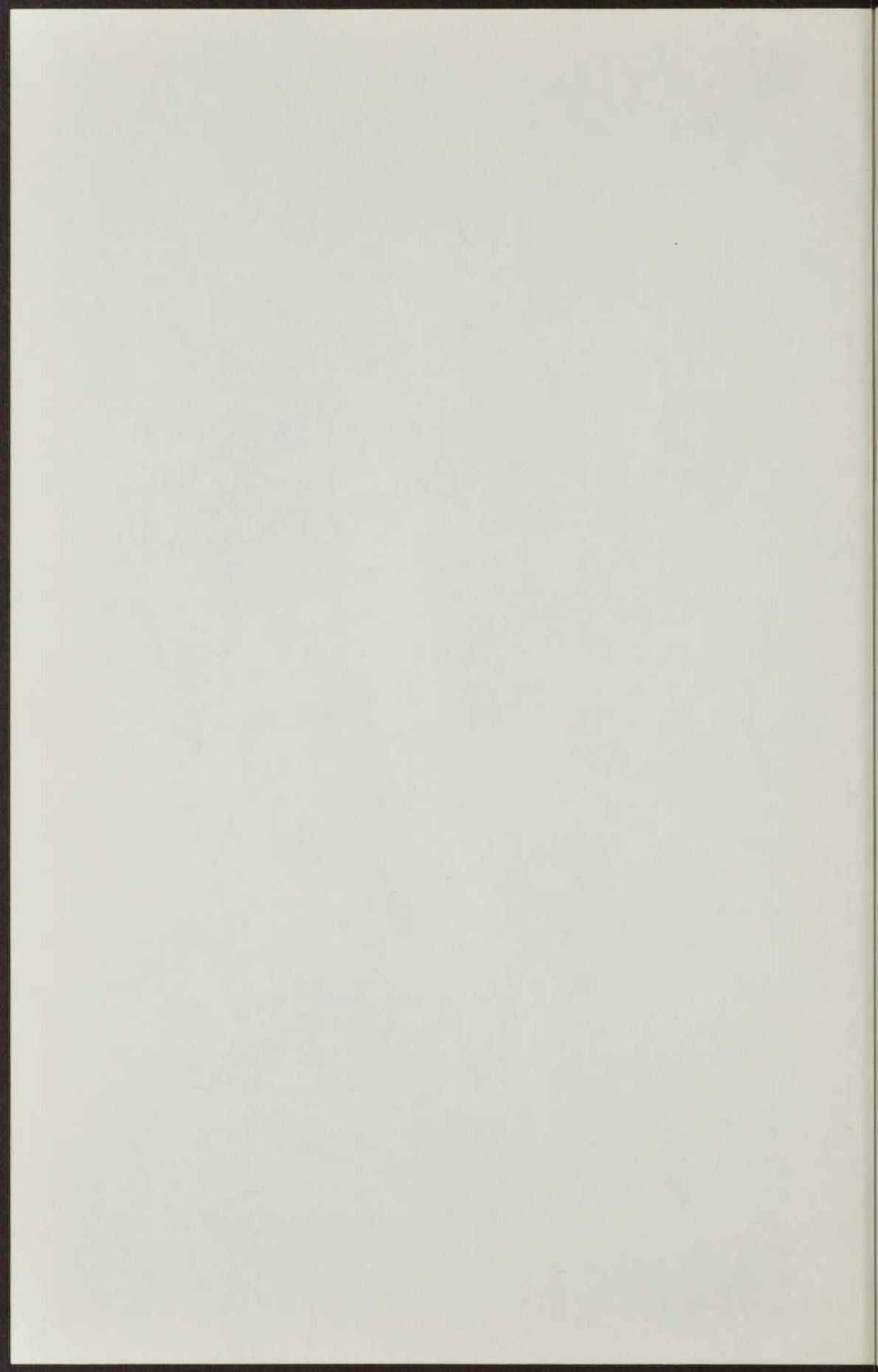
PUBLIÉ POUR

L'OFFICE DE LA PRÉVENTION ET DU TRAITEMENT
DE L'ALCOOLISME ET DES AUTRES TOXICOMANIES

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
LAVAL



L'ALCOOL
CHEZ LES JEUNES
QUÉBÉCOIS



EZZAT ABDEL FATTAH
CÉCILE GAUDREAU-TOUTANT
ROCK TREMBLAY

Département de Criminologie de l'Université de Montréal

L'ALCOOL
CHEZ LES JEUNES
QUÉBÉCOIS

Modèles de consommation d'alcool
chez un groupe de jeunes

Publié pour
l'Office de la prévention et du traitement
de l'alcoolisme et des autres toxicomanies
(OPTAT)

1970

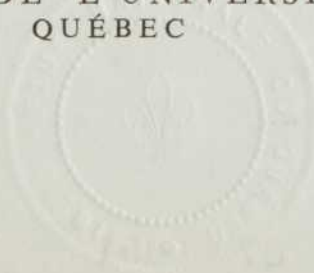
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

HV

5061

F3

15

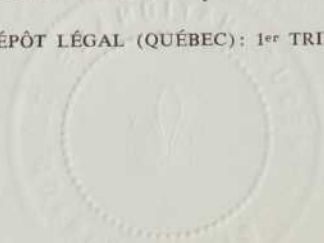


© 1970

LES PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL

TOUS DROITS RÉSERVÉS
IMPRIMÉ AU CANADA

DÉPÔT LÉGAL (QUÉBEC): 1^{er} TRIMESTRE 1970



D7000491

PRÉSENTATION

Les auteurs ont voulu analyser dans cet ouvrage les motivations profondes qui animent nos jeunes à l'égard des boissons alcooliques, déceler les relations éventuelles entre ces motivations et le mode de consommation, et dégager le symbolisme que revêt le type de boisson, lui-même.

Il y aurait une étroite relation entre le milieu familial et le peer group, d'une part, et la fréquence, la quantité et le type de consommation, d'autre part. Aussi est-il important de dégager ces liens de sorte que soient mieux orientées l'attitude parentale face à ce problème et les méthodes de prévention, en général.

Cette étude menée auprès de 313 jeunes de trois écoles de métier de la région de Montréal ne vise pas à étendre ses conclusions à tous les jeunes du Québec, ni même à tous ceux de la région métropolitaine, mais bien, plutôt, à servir d'indicateur et à ouvrir ainsi la voie à des recherches ultérieures plus exhaustives.

Cette recherche a été menée par le groupe de recherches sur l'alcoolisme, un des groupes de recherches du Département de criminologie de l'Université de Montréal dirigé par le Dr. Denis Szabo. Ce groupe de recherches, en effet, dispose du personnel requis, professeurs et assistants, tous ayant une formation universitaire de base dans l'une ou l'autre discipline des sciences humaines.

L'Institut des Brasseurs du Québec, pour sa part, conscient de ses responsabilités sociales, a voulu, comme il l'a déjà fait à maintes reprises, aider une telle enquête par l'octroi de subsides. Qu'il en soit, ici remercié.

Enfin, l'Office de la prévention et du traitement de l'alcoolisme et des autres toxicomanies (OPTAT) se trouvait, de par sa nature même, tout naturellement appelé à publier une telle recherche.

Nous avons, à l'origine, voulu en faire une publication supplémentaire à la parution régulière de « Toxicomanies », périodique à haute tenue scientifique, publié par l'Optat. Cependant pour des raisons de diffusion

plus vaste et dans le but de mieux servir le public intéressé, nous avons voulu en faire une publication indépendante, mieux apte à atteindre un tel public sensible aux problèmes des jeunes et à ceux, plus spécifiques, de la consommation alcoolique.

C'est dans cet esprit que nous avons approché les Presses de l'Université Laval qui ont accepté d'en assumer la publication conjointe et la diffusion.

ANDRÉ BOUDREAU, m.d.

Directeur général

L'Office de la prévention et du traitement
de l'alcoolisme et des autres toxicomanies

I. POSITION DU PROBLÈME

A — *La consommation de l'alcool dans une perspective psycho-sociologique ; le besoin d'une sociologie de l'alcool*

Pour le chercheur en sciences sociales, la pénurie de recherches et d'études sociologiques ayant pour objet l'observation, la description et l'analyse des modèles de consommation des boissons alcooliques et des attitudes à l'égard de cette consommation devient vite évidente. En 1943, Bacon décrit le rôle de la sociologie et du sociologue dans l'étude de l'alcool. Il écrit que la fonction première de la sociologie amène plutôt celle-ci vers l'étude des groupes d'individus, de leurs attitudes, de leurs modes de comportement etc. . . Qu'ainsi, par opposition aux physiologues qui, pour leur part, étudient la nature de l'alcool et ses effets sur l'organisme, et aux psychologues, qui en étudient, quant à eux, les effets sur le système nerveux et sur l'activité de l'individu, le sociologue, lui, se devrait de considérer les modèles de consommation. Car c'est là, un objet que ne touchent ni le physiologue ni le psychologue.

Dans le domaine de la recherche sur l'alcool, en effet, le sociologue tourne son intérêt vers les usages de la consommation alcoolique et se préoccupe d'observer les relations existant entre ces usages et d'autres usages. Comment acquiert-on l'habitude de boire ? Existe-t-il des contrôles sociaux de cette habitude ? Quelles institutions exercent plus particulièrement ces contrôles ? Voilà les questions qu'il se pose.

Il étudie aussi les relations qui peuvent exister entre les catégories sociales et l'incidence de consommation alcoolique (relation de la quantité d'alcool consommée et du type de consommation avec l'occupation, l'état civil, la religion, la nationalité, etc. . .).

En outre, il se pose des questions fondamentales sur les règles sociales régissant cette consommation, les fonctions sociales qu'elle remplit, les pressions s'exerçant en sa faveur ou contre elle, et sur l'harmonie de tel modèle de comportement avec telle institution ou avec telle tradition populaire.

Il se préoccupe aussi des modèles de la consommation alcoolique et de leurs relations avec certaines transformations sociales, étudie l'effet de l'abstinence et de la consommation modérée ou exagérée sur les groupes, les attitudes et le comportement.

Enfin, étant donné que l'alcoolisme peut donner lieu à des mesures punitives, préventives ou thérapeutiques, il observe, classifie et analyse ces mesures.

Tant de tâches pour le sociologue s'expliquent, selon Bacon, par le fait que, la consommation alcoolique étant, comme tout autre comportement, acquise et non pas innée, une approche sociologique s'impose dans son cas. Et une telle approche ne peut nuire, au contraire, à d'autres approches, puisque la sociologie s'attache à des problèmes très différents de ceux auxquels s'intéressent la biologie et la psychologie par exemple. Et si, de prime abord, elle peut sembler poursuivre les mêmes objectifs que la psychiatrie, il n'en est rien cependant : elle en diffère par sa méthode, sa portée, son objet principal. En fait, une approche sociologique du problème de la consommation alcoolique peut recouper parfois certaines conclusions auxquelles on arriverait par la voie psychiatrique mais dans la plupart des cas elle complète ces conclusions et en étend la portée.

Ayant ainsi défini le rôle du sociologue et de la sociologie dans ce domaine particulier de recherche, Bacon ajoute que, pour le sociologue :

« Les problèmes liés à l'alcool sont de caractère essentiellement social et nous trouverons des solutions rationnelles à ceux-ci seulement après que les éléments sociaux, les processus et les multiples relations en cause, auront été analysés avec honnêteté, humilité et zèle, qualités que la méthode scientifique seule permet d'atteindre ».

Depuis la publication de cet article, plusieurs recherches sur la consommation de l'alcool ont été effectuées aux États-Unis et dans les pays scandinaves (dont un certain nombre a été publié dans la série « Alcohol Research in the Northern Countries »). Aux États-Unis, les travaux du groupe de Lolli, ceux de Robert Strauss, de George Maddox, de H. Mulford et Donald Miller, de Raymond McCarthy, de Riley et Marden, de R. Snyder et Ruth Landman et de Selden Bacon, pour n'en citer que quelques-uns, peuvent être considérés comme de remarquables apports.

Certaines, parmi ces recherches les plus récentes, ont montré que l'importance de l'approche sociologique des problèmes reliés à la consommation de l'alcool n'est pas seulement due à ce que la consommation alcoolique est un comportement social, mais aussi, à ce que même les effets physiologiques de l'alcool varient selon les situations et circonstances sociales où il y a consommation.

Washburne par exemple, note en 1956 qu'il serait erroné d'accorder un rôle déterminant aux effets physiologiques de l'alcool et d'affirmer qu'ils influencent les autres facteurs en cause, sans réciproque. Selon lui, cela amènerait à croire que l'ivresse au volant peut être détectée sur une base purement physiologique, ce qui est contestable. Pour prédire un comportement, selon Washburne, il faut aussi tenir compte des aspects psychologiques et sociaux de ce comportement. Et, pour appuyer sa thèse, de citer le cas, remarqué par Sullivan, d'un homme devenu tout-à-fait ivre après avoir bu de l'eau colorée qu'il croyait être du vin. Et de conclure :

« Les individus qui utilisent l'alcool (en quantités modérées) montrent plusieurs différences au niveau de leur comportement, différences qui ne peuvent être expliquées que par l'utilisation des variables psychologiques et sociales. Il est possible de croire que le type de personnalité et les facteurs situationnels changent les effets physiologiques de l'alcool, parce qu'ils peuvent affecter le système physiologique d'une manière aussi réelle que les produits chimiques ».

En 1959, Kettil Bruun, pour sa part, partant de l'hypothèse que le degré d'alcool dans le sang n'est pas le seul facteur qui affecte le comportement d'un individu, emploie la théorie des petits groupes pour trouver « pourquoi un même taux d'alcool dans le sang affecte une personne d'une façon et une autre personne d'une façon différente ». Et au terme de son étude, il note que :

« Les facteurs sociologiques sont capables d'expliquer certaines transformations du comportement chez les individus sous l'influence de l'alcool. Les résultats toutefois ne font que suggérer de nouveaux problèmes de recherche. Par exemple, les questions suivantes deviennent fondamentales: Quelle influence la nature d'un groupe a-t-elle sur les individus qui boivent? En quoi la structure du groupe change-t-elle au cours du processus d'intoxication? Comment la pression vers la consommation ou vers l'abstinence agit-elle dans les groupes? Comment les individus perçoivent-ils leur comportement et celui des autres au cours de la séance de consommation? etc. ».

Enfin, Deverieux (1948), dans son étude sur les Mohaves, et Mangin (1957), dans son étude sur les Indiens des Andes péruviennes, ont tous deux constaté que les effets physiologiques de l'alcool sur l'organisme humain peuvent être modifiés dans certaines limites par les coutumes et les normes culturelles. Ils ont constaté en effet que le fait de perdre contact avec la réalité par suite de la consommation d'alcool était conditionné aussi par la culture et ne pouvait pas toujours être attribué uniquement à l'effet physiologique de l'alcool.

B - Pourquoi étudier les modèles de consommation des boissons alcooliques ?

Ainsi donc, s'il existe une littérature abondante sur le problème de l'alcoolisme en général, il y a par contre très peu d'études sur les modèles de consommation alcoolique chez les buveurs normaux, c'est-à-dire, qui ne développent pas de dépendance psychologique vis-à-vis de l'alcool. On ne peut pourtant définir le pathologique, l'anormal, le déviant et l'excessif que par rapport au normal et au modéré. Il semblerait donc qu'il soit nécessaire de définir d'abord ce que l'on peut considérer comme consommation normale, comme quantité raisonnable ou comme fréquence modérée, pour pouvoir connaître, évaluer et, par conséquent, combattre ce qu'il est convenu d'appeler consommation excessive. Ce n'est pourtant pas ce qu'on a fait jusqu'à présent, et comme nous l'avons fait remarquer, un examen même superficiel de ce qu'on a écrit au sujet de l'alcool met immédiatement ce fait en évidence, que la plupart des études s'en sont tenues aux formes pathologiques de la consommation alcoolique, ignorant presque les modèles de consommation normale.

Cette préoccupation quasi exclusive pour le pathologique, ce désintérêt général pour le normal, se constate d'ailleurs partout. Pfautz et Hyde écrivent en 1960 que :

« (...) comme dans l'étude de la personnalité où un plus grand intérêt est centré sur l'anormal, le grand nombre d'études concernant le phénomène de l'alcoolisme est impressionnant si on le compare au terrain presque vierge de la sociologie de l'alcool ».

Et Selden Bacon, dans son étude souvent citée « *Sociology and the Problems of Alcohol* » (1941) où il établit les bases d'une étude sociologique de la consommation alcoolique, déplore le fait que la frange anormale de la consommation alcoolique ait monopolisé toute l'attention, et il regrettera quelques années plus tard, en 1951, l'apathie des chercheurs d'Amérique du Nord à l'égard de la consommation normale.

Mais depuis ce temps, quelques chercheurs ont pris conscience de l'intérêt d'une étude socio-culturelle de la consommation alcoolique de la population, en général, et des différents groupes de population, et ils ont commencé à effectuer des enquêtes afin d'établir les modèles de consommation alcoolique de la population américaine, en particulier, et l'uniformité ou la diversité de comportements et d'attitudes de cette population à l'égard de l'alcool.

En collaboration, en effet, avec le Centre national de recherche sur l'opinion publique, Riley et Marden ont effectué en 1947 une étude

visant à établir la proportion d'Américains consommateurs d'alcool, leurs caractéristiques sociales, ce qu'ils boivent, quand, avec quelles motivations. L'échantillonnage prélevé aux fins de cette enquête était représentatif, par sa composition, de la population américaine de 21 ans et plus.

Voici en résumé les conclusions auxquelles les enquêteurs en sont arrivés :

- 65% de la population adulte des États-Unis est consommatrice d'alcool.
- Plus de la moitié de ce pourcentage consomme des boissons distillées, mais pas exclusivement.
- En termes de fréquence, 17% de ces personnes sont des buveurs « réguliers », et 48% des buveurs « occasionnels » (1).
- La proportion des buveurs augmente avec la taille de l'agglomération ou communauté qu'ils habitent: elle est de 46% dans les zones rurales; de 77% dans les villes de plus d'un million d'habitants.
- Le pourcentage de buveurs s'accroît avec le niveau économique.
- La classification établie d'après le niveau d'éducation montre que ceux qui ont terminé l'école secondaire ou poursuivi plus loin accusent un pourcentage de buveurs plus élevé que ceux qui n'ont pas atteint ce niveau d'éducation.
- Le taux de consommation décroît chez les personnes dont les ancêtres ont immigré depuis longtemps aux États-Unis. Il y a moitié moins de buveurs, réguliers ou occasionnels, parmi les individus d'ascendance américaine que parmi ceux d'une ascendance autre.
- Des comparaisons avec des enquêtes antérieures montrent que, premièrement, il y a proportionnellement plus de consommateurs d'alcool pendant une période de guerre, et, deuxièmement, que l'augmentation de la proportion de consommateurs est plus grande chez les femmes que chez les hommes.

Commentant ces résultats, Riley et Marden font remarquer la concordance entre l'augmentation de la consommation alcoolique et l'augmentation du mouvement d'urbanisation. Ils écrivent :

« Les États-Unis se sont de plus en plus urbanisés durant ce siècle. L'influence de l'urbanisation a beaucoup diminué la force des contrôles sociaux primaires sur le comportement des individus. Puisqu'il a été prouvé qu'il y avait une relation positive entre la grandeur d'une agglomération et la consommation des boissons alcooliques, l'urbanisation, toujours croissante, nous porte à prévoir une croissance du nombre de buveurs dans notre société ».

(1) RILEY et MARDEN définissent les buveurs réguliers comme étant ceux qui boivent au moins trois fois par semaine. Tous les autres sont considérés comme buveurs occasionnels.

D'autres études suivirent celle-ci, effectuées dans deux États américains : en Iowa, par H. Mulford et D. Miller, en 1959 et 1963 ; dans l'État de Washington, par Maxwell, en 1952. Une autre aussi en Californie, en 1961, par la Division de la réadaptation des alcooliques du Département d'hygiène public de cet État.

Plus récemment (en 1964), Mulford effectua une autre recherche sur ce sujet (la consommation de boissons alcooliques aux États-Unis), utilisant un échantillon choisi au hasard, composé de 1515 sujets représentant l'ensemble de la population de 21 ans et plus. 71% de ces sujets indiquèrent qu'ils consommaient de l'alcool, ce qui signifie, selon l'auteur, qu'environ 80 millions de personnes consomment de l'alcool aux États-Unis, parmi la population de plus de 21 ans.

La compilation statistique faite par Popham et Schmidt en 1958, sur l'alcoolisme et la consommation alcoolique au Canada, révèle dans ce pays une consommation plus grande chez les hommes. Elle montre également que les plus jeunes boivent davantage que les plus âgés, que les résidents des zones rurales boivent moins que les habitants des régions urbanisées. Ces statistiques permettent aussi de constater une croissance de la consommation alcoolique avec l'augmentation du niveau d'éducation et du revenu. Elles ne révèlent cependant pas de différence dans le taux des buveurs ou abstinentes entre les Catholiques et les Protestants, contrairement à ce qu'avaient démontré des études entreprises aux États-Unis, et surtout l'étude effectuée à Prairieville par Dewar et Sommer en 1964, laquelle indiquait que les Catholiques consommaient nettement plus d'alcool que les Protestants.

C — *L'importance d'étudier les modèles de consommation alcoolique chez les adolescents*

Dans la société occidentale moderne, les jeunes occupent, de par leur nombre et leur situation sociale, une position relativement importante. On n'est pas unanimes à leur sujet et les opinions vont de l'optimisme le plus total au pessimisme le plus noir, autant parmi la population en général que chez les spécialistes en sciences sociales qui font de la jeune génération, leur sujet d'étude.

Dans leur livre publié en 1963 et intitulé *Drinking Habits Among Northern Youth*, Kettel Bruun et Ragnar Hauge résumant ainsi leur opinion sur cette jeune génération :

« Dans notre société dynamique d'aujourd'hui, les yeux sont tournés vers le futur. Les jeunes, créateurs de l'avenir, prennent de plus en

plus d'importance dans les débats et sont l'objet d'espairs irréalistes. Les croyants optimistes dans le progrès, voient les jeunes d'aujourd'hui comme plus développés, plus riches en connaissance et plus déterminés que leurs prédécesseurs, alors que les prophètes de catastrophe culturelle, parlent de la décadence morale de la jeunesse en donnant comme exemple la délinquance juvénile et les activités des bandes dans les grandes villes.

Ce sont les pessimistes qui ont jusqu'ici dominé les discussions sur la jeunesse. Ils ont généralisé à toute la jeunesse, les caractéristiques que l'on avait notées chez les jeunes déviants, et ont cité entre autres, une consommation excessive des boissons alcooliques ».

Les études de ce genre, portant sur la consommation alcoolique des jeunes, devraient occuper une place importante dans la recherche sociologique sur l'alcool. Car la consommation d'alcool n'est pas pour l'homme, une activité physiologique essentielle ni une activité qui réponde à des besoins innés irrépressibles, comme par exemple, l'alimentation ou le désir sexuel : elle est un comportement social acquis. Or, vraisemblablement, l'initiation à l'alcool, dans la société occidentale moderne, a généralement lieu aux environs de la puberté. Il semble donc indispensable, si l'on veut en arriver à une connaissance plus exacte du phénomène de la consommation alcoolique, d'effectuer des recherches poussées sur cette consommation auprès des jeunes gens, comme Maddox le souligne en 1964 :

« L'adolescence est particulièrement importante si l'on veut comprendre l'acquisition des comportements de consommation ou le choix de l'abstinence, car il s'agit d'un moment de transition entre l'enfance et les rôles adultes (...). Ce qui importe surtout c'est de reconnaître que l'adolescent, dans notre société, n'est plus un enfant et pas encore un adulte. C'est ainsi que l'adolescent s'engage dans le processus « d'un devenir adulte » et obtient ainsi progressivement plus de libertés. Il apprend donc conséquemment les attitudes des adultes envers la consommation des boissons alcooliques et leurs comportements de consommation ».

Que la consommation alcoolique soit un comportement social acquis et non pas inné ou héréditaire, plusieurs auteurs l'ont noté ; Payne par exemple, amène ces trois arguments pour le démontrer :

- « 1) L'individu doit apprendre des autres comment, où, et à quelles conditions obtenir et consommer de l'alcool. De telles informations ne sont pas liées à la nature biologique de l'homme mais viennent d'un milieu culturel particulier.
- 2) La motivation pour boire est un autre produit de la société et de son influence sur l'individu.
- 3) Non seulement les motivations pour boire sont produites par la société, mais les facteurs sont eux-mêmes sociaux.

La majorité des raisons données par les individus pour justifier leur consommation sont sociales et se réfèrent à des situations de groupe. Elles ne sont pas individuelles, à caractère uniquement psychologique ».

Acte social donc, la consommation alcoolique n'est pas, comme comportement, le fruit du hasard : la culture le définit et le modèle. À preuve, la connexion qu'on constate presque toujours entre cette consommation et certaines caractéristiques sociales, telles que l'âge, le sexe, l'ethnie, la religion, le statut socio-économique, le lieu de résidence (urbain ou rural) etc. . .

À cause de ce caractère de comportement social acquis et d'activité favorisée par la culture où elle se rencontre, il semble donc qu'il faille commencer toute recherche sur la consommation alcoolique, comme sur tout autre comportement du même genre, par l'étude de la manière selon laquelle les gens qui adoptent ce comportement y ont été initiés. Car on ne saurait arriver à des résultats satisfaisants sans connaître les diverses circonstances de cette initiation et la motivation de l'habitude qui en a découlé.

Ullman écrit en 1962 qu'il est essentiel de connaître l'âge auquel eut lieu le premier contact, pour ainsi dire, avec l'alcool et si, après ce premier contact, la consommation est devenue régulière. Essentiel aussi, de savoir qui fut témoin de ce premier contact, qui le permit, quelles en étaient les raisons. C'est ainsi, par l'étude de l'initiation à l'alcool, qu'on est arrivé à s'orienter vers l'étude de l'« ensemble » culturel où la consommation alcoolique se situe et à déceler les valeurs qui lui sont associées.

Le même auteur constate aussi que les boissons alcooliques, et même l'ébriété, sont familières aux jeunes gens avant même qu'ils y soient initiés. Ainsi, lors de cette initiation, l'individu jeune a déjà acquis certaines attitudes face à l'alcool et à la consommation alcoolique : déjà il considère l'état d'ébriété comme bon ou mauvais, selon le cas ; déjà il attribue une valeur positive ou négative à l'alcool. Cela, comme nous l'avons dit, avant d'y être initié. C'est donc auprès des jeunes qu'il faut s'enquérir du premier contact avec l'alcool : ce premier contact influencera toute la consommation ultérieure de l'individu.

Les données que nous avons en mains à l'heure actuelle indiquent que, dans la société occidentale (excepté peut-être dans la communauté juive où la première consommation alcoolique, associée à des rites religieux, a lieu durant la première enfance), l'initiation à l'alcool n'est pas une expérience de l'enfance. Elle tend plutôt, en règle générale, à avoir

lieu vers la 13 ou 14^{ième} année, c'est-à-dire aux environs de la puberté ou de l'entrée à l'école secondaire (cf. Maddox 1964).⁽¹⁾

Pour les jeunes filles, cette initiation tend à avoir lieu un peu plus tard que chez les garçons. Un groupe d'étude dirigé par Hecht, dans une étude de 1948 intitulée « *Drinking and Dating Habits of 336 College Women in a Coeducational Institution* », écrit que :

« Les âges de 17 et 18 ans, semblent être les points critiques pour autant que la consommation des boissons alcooliques soit concernée. Apparemment, la consommation d'alcool commence plus tard dans le développement social de la femme que l'usage de la cigarette. La jeune femme commencerait à boire après avoir intégré à son comportement l'ensemble des rôles propres à l'âge adulte, ce qui contraste ouvertement avec les modèles de consommation ayant originé au début ou au milieu de l'adolescence ».

La recherche systématique sur la consommation alcoolique des jeunes débuta en 1941 par l'étude de McCarthy et Douglas sur l'usage de l'alcool et les attitudes à l'égard de celui-ci chez les étudiants des banlieues de Washington, étude qu'on répéta en 1945 et 1947.

Entre 1953 et 1956 parurent les rapports de trois études coordonnées portant sur la consommation alcoolique chez les élèves des écoles supérieures (« *high school* »), études qu'on avait entreprises sous les auspices de la Fondation de Madame John S. Sheppard. La première de ces études avait été effectuée dans le comté de Nassau, à Long Island. Les autres dans les comtés de Racine, au Wisconsin, et de Wichita Metropolitan, ainsi que dans des comtés non métropolitains, au Kansas. En même temps, on effectuait des recherches semblables dans des zones choisies de l'Utah et du Michigan.

En tout, plus de 8.000 élèves de « *high school* » ont été touchés par ces recherches. Leurs résultats sont en général convergents et complémentaires.

Maddox résume ainsi en 1962 les mérites de ces études ainsi que leurs limites en ce qui a trait aux généralisations qu'on peut faire à partir de leurs résultats sur la consommation alcoolique des jeunes :

- « 1) Les étudiants des écoles supérieures et les adolescents ne sont pas nécessairement les mêmes.

(1) MADDUX écrit que « *The personal use of alcohol is not typically a childhood experience in this society. The first personal use tends to occur about the thirteenth or fourteenth year, that is, at puberty or upon entrance into high school. Some tasting may have occurred before this time* ».

- 2) Il ne fut pas démontré que les échantillons d'étudiants des écoles supérieures qui furent étudiés sont représentatifs de toute la population des écoles supérieures et encore moins des adolescents. C'est le cas malgré l'appartenance des étudiants à une variété de sous-cultures régionales, religieuses et socio-économiques qui ont été étudiées.
- 3) Les études sont basées sur les déclarations subjectives des étudiants concernant leurs attitudes à l'égard de l'usage des boissons alcooliques. Il n'y eut de tentatives, ni pour vérifier les déclarations des étudiants concernant leur comportement, ni d'études au moyen de l'observation participante ».

Malgré cela, note encore Maddox, les conclusions de ces études sont préférables à des impressions et estimations que n'appuie aucune étude. Et les élèves de « high school », comme groupe, sont probablement plus représentatifs de l'ensemble des adolescents américains que n'importe quel autre groupe. Surtout si l'on définit l'adolescence non pas comme une période de la vie d'un individu correspondant rigoureusement à certaines années de son âge, mais plutôt comme une position dans la structure sociale divisée selon les groupes d'âges, et si l'on considère que la majorité des jeunes est actuellement scolarisée et poursuit des études dans les « high school ». Si l'on ajoute à cela que toutes ces recherches ont tenu compte aussi de toute initiation à l'alcool qui aurait pu avoir lieu avant l'entrée au « high school », il faut donc conclure que celles-ci, non pas, malgré, mais à cause du fait qu'elles ont été effectuées auprès des élèves de « high school », présentent des conclusions valables, et que les généralisations qu'on peut en tirer sur la consommation alcoolique des jeunes sont moins arbitraires qu'on aurait pu d'abord le croire, et qu'on peut même leur accorder une certaine valeur. Il est cependant nécessaire d'en user avec prudence.

Maddox par exemple, classerait plutôt ces études (excepté celle qu'il a lui-même entreprise en collaboration avec Sawyer et McCall et qui base ses résultats sur une interprétation sociologique approfondie) comme des aperçus descriptifs des diverses attitudes des jeunes vis-à-vis de l'alcool et de son usage.

En effet, fait-il remarquer, aucune hypothèse spécifique n'est vérifiée dans ces études et l'interprétation qu'on y retrouve des faits ne peut venir que de leur description.

Cependant, note-t-il encore, les méthodes d'enquêtes qu'on y a employées sont rigoureuses, les faits systématiquement rapportés, les rapports généralement bien rédigés, ce qui en rend l'usage plus aisé et

permet même des comparaisons et certaines interprétations. Et le fait qu'elles ne soient basées que sur les réponses subjectives des sujets de l'enquête n'infirme ces études que partiellement, étant donné la convergence que l'on constate entre les réponses de la plupart d'entre elles et les réponses de celles qu'on a soumises à certains contrôles d'objectivité.

D — *Les motivations qui sont à l'origine de la consommation des boissons alcooliques*

Dans un poème célèbre chez les Anglo-saxons, intitulé *Cinq raisons de boire*, Henry Aldrich écrit :

« If all be true that I do think
There are five reasons we should drink:
Good wine — a friend — or being dry —
Or lest we should be by and by —
Or any other reason why ».

Selon Maddox (1962) pourtant, les raisons de boire qu'a un individu n'apparaissent pas toujours clairement, ni à lui ni aux autres.

C'est pourquoi un grand nombre de personnes se constituent, pour ainsi dire, un arsenal de justifications à leur comportement, qu'ils constituent en glanant çà et là dans les lectures et les conversations : d'où une certaine uniformisation dans les réponses que les gens apportent pour expliquer tel ou tel de leurs actes. C'est ainsi que se constitue au bout d'un certain temps une sorte de « lexique des motifs » ou de catéchisme des réponses à donner lorsqu'on vous interroge sur l'un ou l'autre de vos comportements et sur les raisons qui vous y poussent. Ce que des sujets d'enquête donnent comme motifs de leur comportement, en ce qui a trait à l'alcool, ne devrait donc pas être pris au pied de la lettre.

Payne (en 1963) énumère plusieurs raisons qui, à son avis, sont celles qui incitent les gens à boire. On boit, écrit-il :

« To overcome feelings of inadequacy in relation to others, from a feeling of loneliness, or to offset the feeling of being isolated from other people. The « failure » may drink. By so doing he is retreating from the hard cold eye of the « other » who is, the actor thinks, actively reducing his (the other's) appraisal of the actor's value; people drink to overcome guilt feelings; people will drink upon occasion from fear for ridicule; the opposite tendency is sometimes observed: a person might drink to rebel against authority ».

Il est évident qu'on ne saurait placer parmi les causes de la consommation alcoolique, la facilité de se procurer de l'alcool. Comme nous

l'avons déjà dit, l'alcool ne répond pas à un besoin physiologique fondamental de l'organisme humain. Le fait d'en consommer ou de s'en abstenir devrait donc avoir des motivations plus profondes, conscientes ou inconscientes, d'ordre individuel ou social.

Quand l'individu boit par exemple, pour sacrifier à un rite quelconque ou pour répondre aux stimuli d'une situation sociale donnée, on peut sans risque d'erreur, décrire ses raisons de boire comme étant d'ordre social. Mais s'il boit pour expérimenter les effets agréables possibles de l'alcool ou pour éprouver le plaisir ou la sérénité qu'il donne présumément, on peut alors décrire ses raisons comme étant d'ordre individuel.

Ces motivations d'ordre individuel diffèrent d'une personne à l'autre, et il en est de même pour les motivations d'ordre social qui varient également d'une société à l'autre, et même à l'intérieur d'une même société, d'un groupe social à l'autre; tout dépendant de la classe sociale, de l'origine ethnique, de l'appartenance religieuse et professionnelle de ce groupe, de l'âge qui y prédomine, ainsi que de divers autres facteurs.

Selon Ullman (1962) il ne faut pas confondre les motivations d'ordre individuel à la consommation alcoolique avec les motivations des alcooliques dont la consommation est excessive et qui boivent, eux, à cause des effets intoxicants de l'alcool.

Heath (1958) opine qu'on devrait chercher les motivations qui sont à l'origine de la consommation alcoolique en découvrant les fonctions que l'alcool remplit pour l'individu et la société :

« Si nous acceptons que tout comportement humain est motivé, et que les modèles de comportement qui persistent sont ceux qui sont gratifiants d'une façon quelconque pour l'individu, alors toute tentative pour comprendre la relation entre un aspect de la culture et le système socio-culturel global doit s'appuyer sur la notion de fonction ».

Dans leur étude de 1948 intitulée « Motivational Pattern of Drinking », Riley et Marden répartissent en trois catégories principales les diverses raisons qui incitent les gens à boire de l'alcool : a) raisons individuelles ; b) raisons sociales ; c) raisons mixtes.

Il ressort de leur étude, que 33% des hommes et 55% des femmes invoquèrent des raisons sociales pour expliquer leur consommation d'alcool et que, 49% des hommes et 31% des femmes invoquèrent des raisons individuelles; que donc les femmes sont davantage que les hommes poussées à la consommation alcoolique par la pression sociale. Il en ressort

aussi qu'en vieillissant on fait moins appel à des raisons d'ordre social pour expliquer la consommation alcoolique, et davantage à des raisons d'ordre individuel.

Selon les études déjà faites, il semble que les raisons qu'ont les jeunes gens de consommer de l'alcool diffèrent quelque peu de celles des adultes. Dans le rapport de l'étude entreprise par Maddox au Michigan en 1956 on rapporte qu'à la question qu'on leur posait sur ce qui constituerait les raisons des adultes de consommer de l'alcool, la plupart des adolescents répondirent avec conviction que les adultes buvaient pour faire preuve de sociabilité, pour le plaisir, ou encore, pour réduire leur anxiété. Et ils fournirent les mêmes raisons pour expliquer leur propre consommation alcoolique et celle des gens de leur âge, remplaçant toutefois la dernière, celle qui a trait à la réduction de l'anxiété, par une autre : la curiosité ou le désir d'expérimentation.

Il en est de même dans les études effectuées au Wisconsin en 1956 par Miller et au Kansas en 1956 également, par McCluggage, Marston et un groupe de recherche, où les raisons invoquées le plus souvent pour justifier la première consommation alcoolique étaient, dans l'ordre, pour marquer un jour de congé, pour célébrer un événement spécial, pour satisfaire une curiosité.

Dans l'étude entreprise dans l'Utah par Slater en 1952, les deux raisons principales invoquées étaient, premièrement, pour faire comme les autres, et deuxièmement, être plus gai.

Notons enfin que l'étude de Maddox au Michigan permet de constater l'importance de la consommation alcoolique comme mécanisme permettant une identification de soi et une intégration sociale pour l'adolescent. Maddox écrit en effet que, lors de cette étude,

« La consommation des boissons alcooliques était associée avec « l'avancement dans l'âge » et l'adoption des rôles adultes. C'est ainsi que les adolescents avaient tendance à donner les mêmes raisons de boire, pour les adolescents et pour les adultes, sauf que pour leurs pairs, « le désir d'expérimenter » et « la curiosité » remplaçaient « la réduction de l'anxiété » comme l'une des trois principales raisons de boire. Cette substitution est en accord avec la tendance des adolescents à mettre l'accent sur les aspects positifs de la consommation d'alcool ».

E - Typologie de la consommation des boissons alcooliques

Plusieurs auteurs ont souligné la nécessité d'une typologie de la consommation des boissons alcooliques. Fallding écrit en 1964 :

« La consommation des boissons alcooliques a reçu plusieurs définitions différentes, comme nous le savons. Mais ce qui importe et ce dont nous avons besoin c'est une typologie des utilités de l'alcool (typology of uses) ».

Il suggère que les données que l'on possède déjà sur la consommation alcoolique permettent, si l'on exclut l'usage de l'alcool à des fins techniques et médicales, de distinguer quatre types d'usage fondamentaux, parmi lesquels un seul pourrait être considéré comme ayant une fonction sociale, à la condition cependant que les individus pratiquant ce type de consommation aient une connaissance suffisante de l'alcool pour en faire un usage réfléchi.

Voici les quatre types fondamentaux de consommation alcoolique que distingue Fallding :

- « 1) The only socially functional type of drinking is that which is called *ornamental, community-symbolic drinking*. In it trust and detachment are sustained and the problem of source and burden are solved. This drinking symbolizes preexisting community, the most precious support men can experience. Thus, alcohol is not needed to generate relationship, but to express the solidarity generated by trust. Its rarity in our society may perhaps be taken as a sign of the eclipse of community among us.
- 2) *Facilitation drinking*, the second type is used to ease difficult adjustments so as to facilitate the person's integration into society. Trust is present, but some cannot adjust without a degree of alcoholic anesthesia. This drinking can break down reserve, soften bereavement, make one feel a man, but only temporarily, and it can also release hostile and other troublesome impulses. Made an habitual crutch, it is a vicious block to help an growth.
- 3) The third type, *assuagement drinking*, is made the substitute for mutual trust and common purpose. It is the drinking of the person who, denied a sense of membership, abandons himself to immediate gratification and excitement. This drinking is found where community is failing and the distinctive civilization fed by it is losing its appeal.
- 4) The fourth type, *retaliation drinking*, is that of the person who is exploiting the incapacitating power of alcohol to make himself a passenger on the system. As a protest against the community, he seeks through habitual intoxication to set himself against society and make himself a change upon it in retaliation ».

Blacker et ses assistants de recherche, pour leur part, dans une étude de 1965 sur la consommation alcoolique chez les jeunes délinquants, ont élaboré une typologie qui, contrairement à la typologie de Fallding,

laquelle, comme nous venons de le voir, se base sur les types de consommation, se base quant à elle, sur les types de consommateurs, tient compte de la fréquence de consommation, de ses effets, des symptômes pathologiques qui en résultent ou qui s'y associent. Ainsi cette typologie a le mérite de s'appuyer non pas sur un seul mais sur plusieurs critères, et permet ainsi de classer les sujets d'enquêtes en des groupes relativement distincts, ce qui la rend très utile pour l'identification des divers facteurs qui entrent en jeu dans la consommation alcoolique chez les jeunes.

Blacker distingue donc six types différents de consommateurs :

- « 1) *Abstainers*: Ce sont les garçons qui n'ont jamais fait l'usage de l'alcool.
- 2) *One-timers*: Ce sont ceux qui ont eu une seule expérience avec l'alcool.
- 3) *Moderate social drinkers*: Ce sont les jeunes qui ont consommé de l'alcool plus ou moins fréquemment sans montrer toutefois des effets marqués ou des signes de pathologie.
- 4) *Heavy social drinkers*: Ce sont les jeunes qui ont consommé de l'alcool plus ou moins fréquemment sans montrer toutefois des effets marqués ou des signes de pathologie.
- 5) *Relief or kick drinkers*: Ce sont des garçons qui ont l'habitude de boire fréquemment et qui manifestent des effets graves résultant de la consommation d'alcool, mais qui font preuve de peu ou d'aucun comportement de consommation pathologique (*pathological drinking behavior*).
- 6) *Pathological drinkers*: Ce sont les garçons qui, s'ils étaient adultes, auraient été classés comme « buveurs à problèmes », sinon comme alcooliques ».

Une des raisons qui ont rendu nécessaire l'élaboration d'une telle typologie était, selon Blacker et les membres de son groupe de recherche, d'établir la proportion de ceux que l'on pouvait considérer comme alcooliques. Les principes de base de cette typologie, écrivent-ils, sont valables et l'approche qu'elle permet de la question, pourrait s'avérer plus fructueuse dans l'étude de la consommation alcoolique chez les jeunes, que les diverses approches dont on a usé dans les études purement descriptives qu'on a effectuées jusqu'à présent. On aura avantage à la compléter par l'addition d'articles ou de rubriques supplémentaires au chapitre de la mesure de la consommation et à tenir compte aussi de la quantité d'alcool ingérée à chaque consommation.

Riley et Marden, quant à eux, font la distinction dans leur étude de 1947, entre les abstinents, ceux qui boivent régulièrement (plus de trois fois

par semaine) et ceux qui boivent occasionnellement (moins de trois fois par semaine).

F – *Les attitudes sociales et leur importance dans l'étude sociologique de l'alcool*

Snyder constate en 1956, que, jusqu'à présent, les chercheurs ont abordé le problème de l'alcoolisme en tentant de trouver dans la constitution physique ou la personnalité des alcooliques les facteurs nécessaires et suffisants, ou du moins prédisposant, à leur alcoolisme. Et cela a été le fait de chercheurs venant de tous les horizons scientifiques ! Mais leurs efforts ne sont pas arrivés à isoler un type d'alcoolique ou un facteur typique d'alcoolisme, quoiqu'on ne saurait nier qu'ils aient apporté un certain approfondissement des connaissances, dans certains cas particuliers.

Mais la question, selon Snyder encore, n'est pas de nier l'importance de tout facteur d'ordre physique ou personnel dans l'étiologie de l'alcoolisme, mais plutôt, de reconnaître l'importance essentielle des facteurs normatifs ou des facteurs sociaux dans le développement ou la prévention de cette maladie.

« Ceci implique que les différences des taux d'alcoolisme selon les groupes, peuvent être expliquées en partie par le contenu différent des systèmes normatifs visant à régler la consommation d'alcool; ces valeurs et normes étant acquises par les individus des différentes cultures et sous-cultures, à travers les processus de socialisation et d'interaction sociale ».

Et ceci est démontré par les études anthropologiques sur la consommation de l'alcool dans les sociétés primitives : on y montre que, malgré une consommation fréquente, régulière ou même excessive d'alcool, on n'observe pas, dans ces sociétés, l'alcoolisme que l'on peut observer dans la société occidentale. ⁽¹⁾

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, l'étude de Heath (1958) sur les modèles de consommation alcoolique chez le Camba bolivien, Heath écrit : « The Camba data supplement those from other primitive societies which indicate that alcoholism is not a function of the alcohol concentration of beverages used, or of the quantities imbibed. While these people drink large amounts of almost pure alcohol, no instance of addiction was encountered and drinking is completely restricted to specific social situations ».

Plusieurs anthropologues attribuent ce fait à ce que, comme nous l'avons dit plus haut, dans les sociétés primitives qu'on a pu étudier, la consommation alcoolique est en quelque sorte institutionnalisée, parfois même ritualisée, et qu'il n'existe pas à son égard d'attitudes négatives ou ambivalentes : qu'en conséquence, il n'y a pas de sentiments de culpabilité ou de honte associés à son usage.

Mais cette approbation de la consommation alcoolique n'est pas générale dans toutes les sociétés primitives et il peut même arriver que certains membres d'une société où on l'approuve généralement, la désapprouvent quant à eux : c'est ce que Bunzel a remarqué en 1940 en étudiant une des sociétés où on l'approuve ; il put observer une résistance secrète ou une adhésion simulée seulement, de certains jeunes à cette consommation.

Et le contact avec les Blancs peut amener dans ces sociétés la même attitude ambivalente à l'égard de l'alcool que celle que l'on peut constater dans la société occidentale ; Berreman, dans une étude de 1956 sur les modèles de consommation alcoolique chez les Aleuts, rapporte le cas d'une institutrice blanche ayant influencé d'une façon significative les attitudes des enfants à l'égard de l'alcool :

« Un professeur, qui enseigna à cet endroit durant plusieurs années avant 1952, montra aux enfants que leurs parents étaient immoraux et non civilisés dans leur consommation d'alcool. Elle leur montra à avoir honte et à rejeter leurs parents dans cet état. Donc, elle et ses prédécesseurs ont travaillé à construire une opinion de groupe défavorable et des sentiments de culpabilité relatifs à la consommation de l'alcool. Toutefois, ces opinions ne semblent pas avoir de racines très profondes et ne sont pas partagées par les consommateurs ».

Ceux qui ont étudié les modèles de consommation alcoolique chez les Juifs et les Irlandais ont également souligné l'importance des attitudes à l'égard de l'alcool dans la genèse ou le développement de pathologies alcooliques. Dans son étude de 1956 sur la consommation alcoolique chez les Juifs, Snyder, par exemple, écrit qu'on ne saurait expliquer seulement par des facteurs psychologiques d'ordre individuel ou par des facteurs physiologiques, l'expansion de l'alcoolisme là où la consommation de l'alcool est très répandue, mais qu'il est nécessaire de faire appel à des facteurs sociaux et culturels, particulièrement ceux qui ont rapport avec des traditions normatives et culturelles vis-à-vis de l'alcool, facteurs dont, sans nier le rôle d'un processus psychologique quelconque, l'importance lui paraît essentielle dans l'expansion de telles pathologies.

Là-dessus, Snyder semble être d'accord avec ces anthropologues que nous venons de citer :

« Lorsque la consommation des boissons alcooliques est partie intégrante du processus de socialisation, lorsqu'elle est interreliée avec le symbolisme moral et est une pratique souvent incluse dans les rites d'un groupe, le phénomène de l'alcoolisme brille par son absence. Les normes de sobriété sont faciles à maintenir dans de telles circonstances, même si la consommation d'alcool est intensive. Mais lorsque des conflits institutionnels viennent briser les modèles traditionnels dans lesquels la consommation d'alcool était intégrée, et lorsque la consommation est dissociée des processus normaux de socialisation et reléguée à la satisfaction de buts individuels, les pathologies comme l'alcoolisme sont plus susceptibles d'apparaître ».

Contrairement aux sociétés primitives, la société occidentale, quant à elle, souffre d'une ambivalence des attitudes envers l'alcool et d'un cloisonnement presque total entre les opinions de ceux qui sont en faveur et de ceux qui sont contre l'alcool. Comme le fait remarquer Di Tullio en 1967 :

« il est bon de rappeler que l'opposition entre les pro-alcooliques et les anti-alcooliques demeure entière, en raison du fossé qui sépare ceux qui voient dans le vin un aliment, un élément utile au point de vue physiologique et même thérapeutique (œnothérapie) et ceux qui, au contraire, considèrent le vin et ses abus comme le plus grand danger pour la santé physique et mentale des individus et de la société ».

Faisant en 1949 une étude sur l'ébriété, Riley affirme que l'inconsistance des attitudes du groupe à l'égard de la consommation alcoolique contribue pour une grande part à l'émergence d'un problème de l'alcool et qu'une telle inconsistance des attitudes existe aux États-Unis.

Le même auteur, dans l'étude qu'il effectue avec Marden en 1947 sur les modèles de consommation alcoolique aux États-Unis, souligne l'ambivalence des attitudes à l'égard de l'alcool :

« What the ultimate cultural definition of alcoholic beverages in the United States will be, no one can tell. At the moment, drinking has uncertain and changing status. While fewer people perhaps now regard it as a sin, it has not yet achieved the universal respectability of well - established patterns of social behavior. Such an ultimate crystallization will depend upon the extent to which our culture finds a basis for the logical integration of alcoholic drinking together with prevailing attitudes, actions, anxieties and traditions ».

McCarthy le souligne également en 1956 :

« C'est à nous tous, dit-il, qu'incombe la responsabilité d'interpréter la société dans laquelle les jeunes doivent fonctionner. Si l'usage de l'alcool constitue une question non-résolue dans notre culture, nous devons explorer des attitudes constructives à l'égard de l'utilisation et de l'abus de sa consommation, dans l'espoir que la prochaine génération ait une attitude saine envers les us et coutumes de la boisson ».

On a constaté la même ambivalence d'attitudes au Canada, et quoique aucune enquête ou étude de l'envergure de celles qu'on a faites aux États-Unis sur ce problème n'ait été effectuée dans ce pays, l'étude que Pullman a faite en 1958 dans une petite ville du Nouveau-Brunswick peut servir d'indication de la situation qui existe dans d'autres villes canadiennes dont la situation géographique, les conditions économiques, les caractéristiques socio-démographiques sont similaires.

Cette étude avait pour objet de découvrir quelles étaient les attitudes des habitants de cette ville vis-à-vis de l'alcool. On choisit au hasard, dans la liste des abonnés du téléphone, 43 hommes et 79 femmes qu'on interviewa. On put observer deux attitudes antithétiques : les uns percevaient la consommation d'alcool comme une activité agréable ; les autres, comme destructrice, génératrice de délinquance, d'immoralité, de pauvreté et de toutes sortes de problèmes sociaux.

De telles vues antithétiques, selon Pullman, suggéreraient la présence d'éthiques fondamentalement différentes, dont on pourrait retrouver les traces dans les attitudes vis-à-vis des autres aspects de la vie communautaire, de telle sorte qu'on pourrait interpréter les opinions sur la consommation alcoolique comme l'expression de sentiments plus généraux vis-à-vis de la vie.

Voici les résultats de l'enquête de Pullman : 74% des hommes et 58% des femmes de l'échantillon sont en faveur de la consommation alcoolique. Plus l'individu a un statut social élevé, plus il est en faveur de l'alcool : 77% de l'échantillon parmi les membres de professions libérales ou commerçantes, 62% parmi les cols blancs, 44% parmi les ouvriers. La distribution des opinions selon le niveau d'éducation et d'après le revenu reste la même.

Pullman commente ainsi les résultats de son enquête :

« Parmi les classes de professionnels et d'hommes d'affaires, la consommation d'alcool était considérée comme acceptable et faisant partie intégrante d'un mode de vie où se multiplient les réunions des « clubs »

et les rencontres sociales informelles. Leurs attitudes envers d'autres aspects de la vie communautaire étaient en accord avec leur position socio-économique. Les valeurs puritaines, incluant des sentiments de prohibition, furent trouvées comme caractéristiques de la majorité des membres de la classe inférieure. Le refus de consommation est conforme avec des valeurs familiales reliées à la sécurité économique, problème crucial pour ceux qui subsistent à peine.

Donc les attitudes face à la consommation des boissons alcooliques varient selon la position économique et sociale des individus concernés ».

Ces résultats semblent en accord avec ceux de l'enquête de 1947 de Riley et Marden, qui écrivent :

« Les groupes socio-économiques supérieurs sont plus permissifs dans leur acceptation de la consommation des boissons alcooliques que ne le sont les classes socio-économiques inférieures ».

Ils le sont également avec ceux de Lawrence et Maxwell en 1962 dans l'État de Washington.

Ils semblent cependant être contredits par les résultats de Dollard dont l'étude de 1954, utilisant une classification à six niveaux, a constaté que le plus bas pourcentage de buveurs se trouve dans la « classe moyenne inférieure », que ce pourcentage s'élève pour la « classe supérieure inférieure » et qu'il devient franchement très élevé pour la dernière classe, « l'inférieure inférieure » où la consommation alcoolique est immodérée et sans restriction.

Pour sa part, Gusfield remarque en 1962 que la consommation ou la non-consommation alcoolique « classe » quelqu'un aux États-Unis dans la hiérarchie sociale :

« In prescribed forms or in conspicuous non-consumption, it is one of the ways by which people indicate to others the « place » they hold in the status order. Proper drinking habits are one of the necessary behavior patterns for maintaining membership in specific status-bearing groups ».

Il note aussi que la sobriété et l'abstinence ont toujours fait partie du stéréotype de comportement dévolu aux membres de la classe moyenne et que le manque de sobriété, au contraire, l'usage immodéré de l'alcool, a très souvent été regardé comme caractéristique d'appartenance à une classe inférieure.

Il remarque enfin que la consommation alcoolique peut-être prise comme critère de différenciation entre les groupes d'âges et les sexes ; que,

par exemple, dans certains groupes de la société, la permission de consommer de l'alcool symbolise le passage de l'adolescence à l'âge adulte ; que le pouvoir de commander de l'alcool à un débit est encore considéré comme un privilège de l'adulte aux États-Unis et, qui plus est, que le pouvoir d'user et d'abuser de l'alcool est perçu comme appartenant en propre à l'homme, ce qui fait qu'on désapprouve l'ébriété chez la femme beaucoup plus fortement que chez l'homme.



II. DESCRIPTION DE L'EXPÉRIENCE

Le chapitre qui suit résume les étapes et les détails essentiels ayant trait, d'une part, à la sélection des sujets qui formèrent notre échantillon, d'autre part, au choix de l'instrument de mesure à partir duquel les résultats ont été enregistrés. Suivra une présentation du déroulement de l'expérience, des buts et des hypothèses qu'on formula au début de cette étude.

A - Les sujets

L'échantillon étudié ici provient de trois écoles de Métiers de la région de Montréal : Lachine, Jacques-Cartier, Est de Montréal. ⁽¹⁾

Au départ, le groupe comprenait 337 sujets ayant répondu convenablement au questionnaire auquel on les avait soumis (cf. appendice). De ce nombre, il fallut éliminer tous les sujets qui n'avaient encore jamais consommé de boissons alcooliques. Cette élimination faite, il restait 313 sujets à étudier.

Nous avons regroupé les individus en deux grandes catégories : a) buveurs excessifs ; b) buveurs occasionnels. Font partie de la première catégorie, tous les jeunes pour qui les occasions de boire reviennent à toutes les semaines et qui, de surcroît, boivent chaque fois en très grande quantité.

B - Âge des sujets

TABLEAU 1
Distribution des sujets selon trois catégories d'âge

Âge	Nombre	%
14 à 16	33	10,58%
17	75	24,04%
18 à 21	204	65,38%
Total ⁽¹⁾	312	100%
Âge moyen: 18,03		

(1) Un sujet n'a pas répondu à cette question de l'âge.

(1) Il convient de remercier les autorités des écoles de Métiers ci-haut mentionnées pour l'excellence de leur collaboration.

L'âge des sujets varie entre 15 et 21 ans, et leur âge moyen est de 18,03 ans. Toutefois, comme le laisse voir le tableau 1, où apparaît une distribution des individus selon trois catégories d'âge définies arbitrairement (14 à 16 ans ; 17 ans ; 18 à 21 ans), la majorité des étudiants de l'échantillon sont âgés de 18 ans et plus.

C - Région domiciliaire des sujets

Plusieurs auteurs, dont Dollard (1945), Clarke et Ishino (1964) prétendent que les modèles de consommation varient en fonction de la région domiciliaire. S'appuyant sur les résultats de quelques enquêtes, ils constatent que la consommation des boissons alcooliques est beaucoup plus élevée en milieu urbain qu'en milieu rural. En ce qui a trait à la présente recherche, les sujets furent partagés en deux groupes, selon qu'ils habitaient ou non la région métropolitaine.

Sont considérés comme Montréalais les sujets qui satisfont à l'une ou l'autre des conditions suivantes : a) ils habitent Montréal depuis trois ans ou plus ; b) ils n'habitent pas Montréal mais c'est la ville où ils ont habité le plus longtemps au cours de leur vie.

TABLEAU 2

Distribution des sujets selon le lieu de résidence

Lieu de résidence	Nombre	%
Montréal	213	68,05%
Extérieur de Montréal	100	31,95%
Total	313	100%

La région métropolitaine comprend bien entendu les municipalités situées sur l'île de Montréal, ainsi que les municipalités suivantes : St-Vincent-de-Paul, Duvernay, Pont-Viau, Chomedey et Ste-Dorothée, au nord ; Longueuil, Lafèche, Ville Lemoyne, St-Lambert, Ville Brossard, Greenfield Park et Ville Jacques-Cartier, au sud. ⁽¹⁾

(1) Ces villes de banlieue sont incluses dans la région de Montréal du fait que leurs résidents ont, à notre avis, des modèles de consommation fortement influencés par leur accessibilité à la métropole: cabarets, restaurants licenciés, tavernes, etc...

Le tableau 2, où se retrouve la répartition des sujets selon le lieu de résidence, indique que plus des deux tiers des sujets étudiés (68,05%) habitent la région métropolitaine. L'analyse ultérieure des données permettra d'évaluer l'influence de cette variable sur les modèles de consommation adoptés par les jeunes.

D - Occupation du père

Voulant vérifier le milieu d'origine des sujets de l'échantillon, on demanda à chacun d'eux de décrire l'occupation de son père. Par la suite, pour simplifier l'analyse, les différents emplois furent regroupés à l'intérieur de catégories plus générales.

TABLEAU 3

Distribution des sujets selon la catégorie occupationnelle du père

Occupation du père	Nombre	%
Travail de bureau	71	26,30%
Métiers spécialisés	88	32,59%
Métiers non spécialisés	111	41,11%
Total (1)	270	100%

(1) À cette question, 43 sujets n'ont pas pu répondre en raison de la mort du père ou de l'abandon du foyer par celui-ci.

Le tableau 3 illustre la distribution des emplois selon les trois classes utilisées. Ces classes se définissent ainsi : 1) Travail de bureau : professionnels, administrateurs, autres cols blancs ; 2) Métiers spécialisés : ouvriers et services spécialisés ; 3) Métiers non spécialisés : ouvriers et services non spécialisés, cultivateurs.

On constate que la concentration la plus forte se retrouve dans la dernière classe, c'est-à-dire ouvriers non spécialisés, services non spécialisés et cultivateurs (41,11%). D'ailleurs, si l'on avait diminué le nombre des catégories de façon à regrouper sous un même titre « ouvriers spécialisés et non spécialisés, services non spécialisés, cultivateurs », près de 75% des sujets de notre échantillon se retrouveraient sous cette enseigne.

On est donc justifié de croire que les modèles de consommation mis en évidence par cette étude seront avant tout représentatifs de la classe ouvrière.

E – Instrument utilisé

Après avoir évalué les différentes méthodes susceptibles de permettre la cueillette des données, notre choix se porta sur l'établissement d'un questionnaire auquel pourraient répondre en groupe les sujets de l'enquête, réunis dans une même salle, sous la direction d'un interviewer. Les questions seraient « fermées » ; ce serait des questions très précises dont la réponse ne pourrait qu'être brève, et la majorité d'entre elles seraient à choix multiples (cf. questionnaire, Appendice).

Nous nous sommes alors demandés si un tel questionnaire, traitant précisément de la consommation des boissons alcooliques par les jeunes, n'existait pas déjà. Une révision complète de la littérature existant, permit de constater qu'aucun des questionnaires déjà établis à ce sujet ne pouvait s'adapter au contexte québécois. En fait, et notre chapitre d'introduction en témoigne, la majorité des études de ce genre ont été effectuées aux États-Unis et en Europe. Le problème que pose l'hétérogénéité culturelle est d'une importance capitale. Nul n'ignore l'influence profonde de l'environnement socio-culturel sur la socialisation des jeunes et, par conséquent, sur leur comportement. Il ne restait donc plus qu'à construire un questionnaire spécifiquement adapté au but de notre recherche.

Des entrevues de groupe furent alors organisées afin de recueillir le plus d'informations possibles sur les thèmes qu'il fallait explorer.

F – Entrevues de groupe

En bref, l'entrevue de groupe consiste à proposer une idée que le groupe discute, enrichit, transforme souvent. Cette idée peut être lancée verbalement ou proposée par écrit, dans un texte ou questionnaire, comme ce fut le cas dans la présente recherche.

En effet, munis d'un premier questionnaire élaboré de façon plus intuitive que scientifique, nous avons rencontré quelques groupes de jeunes ayant des caractéristiques semblables à celles des sujets qui devaient éventuellement former l'échantillon.

Nous avons pu, grâce à ce procédé, connaître les véritables préoccupations des jeunes vis-à-vis de la consommation des boissons alcooliques. Plusieurs thèmes furent ainsi abordés dans des discussions de groupe,

dont les principaux furent : les circonstances qui ont entouré la première consommation, la consommation actuelle des jeunes, c'est-à-dire, où, quand, pourquoi ils boivent, ce qu'ils boivent, l'attitude permissive ou restrictive de leurs parents, etc . . .

Ces entrevues de groupe ont permis de construire des questions formulées dans un vocabulaire plus accessible aux jeunes et, surtout, de préparer des questions qui soient en accord avec leurs préoccupations. La richesse de telles rencontres se manifeste tant sur le plan du langage utilisé que sur celui des idées émises par les jeunes, puisque ce sont eux qui peuvent le mieux nous informer sur leurs propres expériences de consommation et sur celles des jeunes de leur âge.

Le questionnaire fut corrigé et perfectionné plusieurs fois à la suite de ces entrevues de groupe. Un dernier exemplaire fut rédigé et soumis à un test de validation, c'est-à-dire à une expérience pilote.

G - Expérience pilote

On fit d'abord cette expérience pilote chez un groupe ayant des caractéristiques semblables à celles que devaient posséder les sujets de notre échantillon. Dans le but de ne pas courir le risque de tomber sur des sujets susceptibles de faire partie de l'échantillon définitif, c'est dans une école de métiers de l'extérieur de Montréal, en l'occurrence dans celle de Saint-Jean, que ce groupe pilote fut choisi.

Cette expérience s'étant avérée satisfaisante, le questionnaire fut jugé valide et, par conséquent, prêt à servir pour l'expérience proprement dite.

H - Déroulement de l'expérience

L'administration du questionnaire fut grandement facilitée par la volonté de coopération dont ont fait preuve les directeurs des trois écoles de métiers retenues aux fins de l'enquête. Voici la procédure que l'on suivit : l'interviewer se chargeait d'abord d'expliquer au groupe à qui il s'adressait les buts de l'enquête. Il lisait ensuite chacune des questions devant le groupe, en laissant après chacune d'entre elles un laps de temps suffisamment long pour que chacun puisse y répondre. Il semble en effet très important dans une telle situation, c'est-à-dire dans un groupe de 15 à 20 individus, de tenir compte du rythme de chacun afin que personne ne se sente frustré au point de refuser de répondre après quelques questions. Enfin, si certaines difficultés d'interprétation apparaissaient au cours de la lecture, l'interviewer s'empressait de fournir des explications, de façon à ce que tous comprennent la question de la même

façon. Un autre avantage précieux du questionnaire collectif fut qu'il permit à un petit nombre d'interviewers, en l'occurrence deux, de réaliser la totalité des rencontres. Ce qui, en plus d'assurer une homogénéité plus grande dans l'administration du questionnaire, diminua sensiblement les possibilités d'erreurs causées par les différences de personnalité.

On dut cependant procéder différemment dans l'une des écoles ⁽¹⁾, où nous nous sommes rendus. Devant l'impossibilité de rencontrer les jeunes en petits groupes, nous décidâmes de faire passer le questionnaire à l'ensemble des jeunes, réunis dans une même salle, en laissant chacun répondre à son propre rythme sans que l'interviewer ne lise les questions en avant. Celui-ci leur donna cependant quelques instructions en relation avec les questions les plus difficiles, afin d'assurer une bonne compréhension de leur part.

À de rares exceptions près, tous les étudiants ont très bien coopéré et se sont montrés des plus intéressés. Cette collaboration s'est d'ailleurs traduite par le fait que seulement deux questionnaires, sur le total de 337 qui furent administrés, durent être éliminés.

I - Schéma d'analyse

Il sera nécessaire, à cause des exigences méthodologiques et matérielles de ce rapport, de présenter notre étude en deux étapes distinctes : dans une première partie, seront analysées les modalités de la première consommation de boissons alcooliques, et dans une seconde, on étudiera la consommation régulière.

Voici maintenant, sous forme de synthèse, la progression logique des analyses qui seront effectuées au cours du travail ici exposé :

1ère partie : la première consommation :

1. Âge de la première consommation ;
2. Boisson d'initiation ;
3. Motivations de la première consommation ;
4. Effets de la première consommation.

2ième partie : la consommation régulière :

1. Consommation excessive et consommation modérée ;
2. Boisson consommée ;
3. Raisons de consommation ;
4. Partenaires et lieux de consommation.

(1) École des Métiers de Ville-Jacques-Cartier.

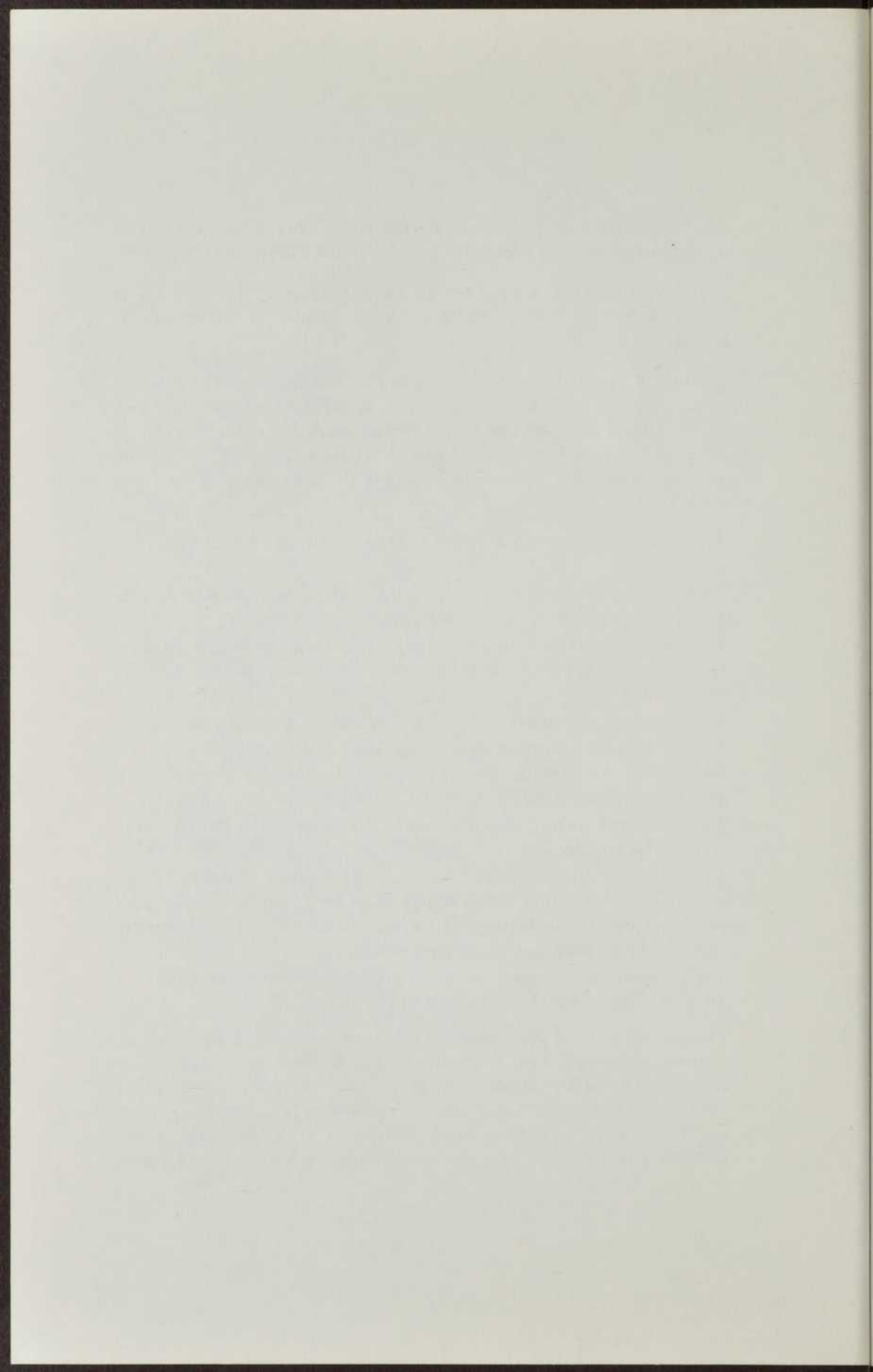
J - But et hypothèses

L'exposé critique qui précède devrait suffire pour situer le contexte dans lequel s'insèrent les problèmes précis qui font l'objet de ce travail.

La présente étude a pour but de mettre en lumière les modèles de consommation d'un groupe d'adolescents des écoles de métiers de la région de Montréal.

Nous inspirant de la synthèse faite par McCarthy sur les modèles de consommation des boissons alcooliques de 8000 adolescents de « high school », étudiés dans les cinq principales recherches menées entre 1948 et 1963 et des recherches qui ont précédé et suivi ces dates, nous énoncerons les principales hypothèses à la base de cette étude de la façon suivante :

1. La première consommation a lieu pour la plupart des jeunes vers l'âge de 14 ans.
2. La consommation excessive est plus fréquente chez ceux dont l'initiation à l'alcool se fit à un âge assez précoce.
3. Les modèles de consommation varient d'une région à l'autre, de sorte que l'on consommerait davantage dans la métropole que dans les petites villes.
4. La première consommation se fait surtout dans le milieu familial.
5. Les modèles de consommation varient en fonction de ceux qu'on retrouve chez les parents. Plus précisément, l'adolescent boira d'autant plus que ses parents seront eux-mêmes consommateurs de boissons.
6. La probabilité qu'un jeune consomme, augmente avec l'âge et avec la maturité sociale.
7. Les raisons qui amènent les jeunes à boire seraient d'abord d'ordre social (dans les parties, les célébrations et les fêtes) ensuite, d'ordre psychologique (pour diminuer la tension et l'anxiété) et enfin, d'ordre physiologique (pour se réchauffer, pour étancher la soif, etc . . .).
8. Les boissons les plus utilisées par les adolescents sont celles qui ont un taux d'alcool très bas. (i.e. vin et bière).
9. Lorsque les parents permettent à l'enfant de consommer des boissons alcooliques, celui-ci tend à développer des modèles de consommation modérés. Quand les parents consomment eux-mêmes, mais qu'ils ont vis-à-vis de leurs enfants une attitude restrictive, la consommation par les enfants devient un symbole de maturité et d'indépendance. L'importance émotive de cet acte amène alors une consommation exagérée.



III. INTERPRÉTATION ANALYTIQUE DES RÉSULTATS

I - LA PREMIÈRE CONSOMMATION

Toute étude se rapportant aux modèles de consommation de boissons alcooliques des adolescents demeure incomplète tant et aussi longtemps qu'elle néglige d'analyser la façon dont fut établi le premier contact avec l'alcool.

Dans notre société québécoise contemporaine, caractérisée par le changement et l'évolution, à quel âge se fait l'initiation aux boissons alcooliques ? Comment se déroule la séance d'apprentissage du néophyte ? Dans quelles circonstances, dans quel lieu, et avec qui boit-on pour la première fois ?

Les prochaines pages se fixent comme objectif de donner quelques éléments de réponse à ces questions.

A - Âge de la première consommation

Slater (1952) et Maddox (1964) observent que le premier contact avec l'alcool a lieu le plus souvent vers l'âge de 13 ou 14 ans. Les données de la présente recherche, telles qu'illustrées au tableau 4, concordent avec les observations de ces deux auteurs et confirment la première hypothèse. On constate en effet que l'âge moyen de la première consommation d'alcool est de 13,9 ans.

TABLEAU 4

*Distribution des sujets selon l'âge
de la première consommation d'alcool*

Âge d'initiation	Nombre	%
1 à 9	22	7,03%
10 à 13	79	25,24%
14 à 21	212	67,73%
Total	313	100%
Âge moyen: 13,9		

Comparons maintenant l'âge d'initiation à l'alcool selon qu'il s'agit de buveurs excessifs ou de buveurs modérés.

Nous remarquons dans le tableau 5 que, contrairement à ce qui fut observé dans la plupart des études effectuées auprès d'étudiants universitaires américains (Slater, 1952 ; Ullman, 1953 ; Maddox, 1962 ; Straus et Bacon, 1962 ;) les buveurs excessifs n'ont commencé à boire ni plus tôt ni plus tard que les autres.

TABLEAU 5

Âge d'initiation à l'alcool selon qu'il s'agit de buveurs excessifs ou de buveurs modérés

Âge d'initiation	Buveurs Excessifs	Buveurs Modérés
1 à 9	5,08%	7,48%
10 à 13	28,81%	24,41%
14 à 21	66,11%	68,11%
Total	100%	100%
X ²	0,79 (d1: 2) significatif au seuil de 0,68	

Ce tableau ne rapporte aucune différence significative entre les deux types d'individus ($X^2 = 0,79$). D'ailleurs, ces données viennent également en contradiction avec les conclusions de MacKay (1961) qui affirme que l'apprentissage de la consommation se fait généralement très tôt, c'est-à-dire entre cinq et treize ans, lorsqu'il s'agit d'éventuels buveurs excessifs. Signalons cependant que les résultats des recherches menées par l'équipe de MacKay, par ailleurs très bien exécutées, ne valent que pour les jeunes en institution pénitentiaire, donc pour une fraction de la jeunesse très bien délimitée.

Le danger d'une telle méthode, que l'on pourrait appeler synthétique (par opposition à la méthode analytique, qui consiste à examiner séparément chacune des variables) c'est d'attribuer à une seule variable ce qui

appartiendrait à une autre peut-être. Ainsi Tremblay, qui compare en 1968 ces résultats à ceux qu'on obtint chez un groupe de délinquants, constate que l'âge d'initiation à l'alcool différencie davantage le délinquant du non délinquant que le buveur excessif du buveur modéré.

Notre seconde hypothèse, qui affirme que la consommation excessive est plus fréquente chez ceux dont l'initiation à l'alcool se fit à un âge plus précoce, se voit donc infirmée par les présentes données.

B - *Âge d'initiation et milieu familial*

On n'est pas sans savoir toute l'influence que peut avoir l'environnement et le milieu familial, ainsi que le statut social de la famille, sur la personnalité et les modèles de comportement qu'adopte un enfant au cours des premières années de sa vie. Il nous apparaissait donc intéressant de vérifier si certains facteurs familiaux, comme l'occupation du père, le nombre d'enfants dans la famille, l'attitude et le comportement des parents, n'agissaient pas directement sur l'apprentissage d'une conduite nouvelle, telle que celle qui nous intéressait.

L'analyse des données recueillies au cours de notre recherche montre que l'âge d'initiation à l'alcool n'est nullement relié à la dimension numérique de la famille, pas plus qu'au statut professionnel du père.

Quant au style de consommation de chacun des parents, nous avons, grâce au recoupement des questions 34, 35 (en ce qui concerne la mère) et 41, 42 (en ce qui concerne le père), réalisé une échelle permettant d'en faire l'évaluation.

Cette mesure tient compte à la fois de la fréquence et de la quantité de consommation des parents. Il s'agissait de situer la consommation de chacun en fonction des catégories suivantes : 1. consommation excessive (celui qui boit fréquemment et en grande quantité) ; 2. consommation occasionnelle et modérée (celui qui ne boit ni trop, ni trop souvent) ; 3. consommation irrégulière et abstinence (celui qui ne boit jamais ou en de rares occasions et très peu).

La question qui se pose ici, est de savoir si l'âge d'initiation à l'alcool n'est pas fonction de la conduite des parents dans leur consommation alcoolique. L'analyse quantitative des résultats permet d'affirmer que, dans le cas de notre échantillon, aucune relation n'existe entre le style de consommation du père et l'âge d'initiation de son fils.

TABLEAU 6

*Influence du style de consommation de la mère
sur l'âge d'initiation à l'alcool*

Âge d'initiation	Consommation de la mère			Total
	Excessive	Modérée	Abstinence	
1 à 9	9,52%	5,85%	6,10%	6,17%
10 à 13	47,62%	25,37%	20,73%	25,65%
14 à 21	42,86%	68,78%	73,17%	68,18%
Total	100%	100%	100%	100%
X ²	7,43 (dl:4) significatif au seuil de 0,14			

Par contre, le tableau 6 met en lumière une certaine influence du style de consommation de la mère sur l'âge d'initiation à l'alcool. Une lecture attentive de ce tableau montre que la précocité de l'initiation à l'alcool est souvent reliée à une forte consommation de la part de la mère. On voit que, parmi ceux dont la mère boit beaucoup, 57% ont posé leur premier geste de consommation avant l'âge de 14 ans, alors que seulement 31% de ceux dont la mère boit modérément et 27% de ceux dont la mère est abstinente ont connu l'initiation aussi précoce.

Ces résultats nous autorisent à conclure que le style de consommation du père n'est d'aucun recours pour prédire à quel âge, chez les enfants, se fera le passage à la consommation, alors que le style de consommation de la mère pourra servir d'indice. Autrement dit, en ce qui concerne l'alcool, les modèles de conduites présentés par la mère agissent beaucoup plus souvent sur l'enfant que ne le font les modèles remarqués chez le père.

Il semble bien que ce soit là, un phénomène normal dans une société où la mère est beaucoup plus présente aux enfants que ne l'est le père.

Si l'éducation, par exemple, a une portée beaucoup plus grande quand elle vient de la mère, qu'en est-il de l'enseignement verbal donné par les parents? Suffit-il qu'un des parents interdise à l'enfant toute consommation d'alcool pour être assuré que celui-ci s'y initiera plus tardivement?

TABLEAU 7

*Influence de l'attitude de la mère
à l'égard de l'alcool sur l'âge d'initiation*

Âge d'initiation	Attitude de la mère			Total
	Indifférence	Permission conditionnelle	Interdiction	
1 à 9	7,95%	6,56%	5,00%	6,75%
10 à 13	40,91%	19,13%	20,00%	25,40%
14 à 21	51,14%	74,31%	75,00%	67,85%
Total	100%	100%	100%	100%
X ²	17,06 (dl:4) significatif au seuil de 0,001			

TABLEAU 8

*Influence de l'attitude du père à
l'égard de l'alcool sur l'âge d'initiation*

Âge d'initiation	Attitude du père			Total
	Indifférence	Permission conditionnelle	Interdiction	
1 à 9	9,09%	6,04%	6,06%	7,19%
10 à 13	31,82%	22,82%	18,18%	25,69%
14 à 21	59,09%	71,14%	75,76%	67,12%
Total	100%	100%	100%	100%
X ² = 5,48 (dl: 4) significatif au seuil de 0,25				

Les résultats rapportés dans les tableaux 7 et 8 nous permettent de nous prononcer à ce sujet. Il semble bien, selon les résultats obtenus à l'aide du X^2 ($X^2 = 17,06$ pour l'attitude de la mère ; $X^2 = 5,48$ pour l'attitude du père), qu'une attitude restrictive de la part des parents retarde l'initiation de l'enfant à l'alcool.

Que faut-il retenir de tout cela ? D'abord, que l'interdiction parentale atteint généralement son but, puisque les jeunes qui y sont soumis subissent leur apprentissage de l'alcool à un âge plus avancé que ceux dont les parents se montrent indifférents à cet égard. Il n'en demeure pas moins que le jeune, même s'il attend plus tard pour vaincre ce tabou, se permettra un jour de passer par-dessus. On peut alors se demander, à l'instar de Jackson et Connor (1953)⁽¹⁾, si le fait de déroger à l'enseignement verbal des parents ne provoquera pas chez l'enfant une anxiété assez forte pour entraîner des conséquences parfois néfastes. Il ne suffit pas de dire que la première consommation d'alcool survient plus tard, pour aussitôt conclure que l'attitude parentale se prolonge à travers les enfants.

Il faudrait vérifier, et c'est ce que nous ferons dans une autre partie de ce chapitre, si cette sobriété se continue au cours de l'adolescence, période où l'enfant commence à se soustraire au milieu familial. Il faut se demander comment réagit l'enfant une fois qu'il a réussi à vaincre cette barrière, même si, au départ, il ne l'a fait que pour satisfaire une curiosité depuis longtemps inassouvie. À partir du moment où le foyer cesse d'être pour lui le seul et unique milieu d'existence, continue-t-il de s'identifier à ses parents ou, au contraire, ne se révolte-t-il pas contre cette discipline trop sévère ? Chez certains, le fait de dévier aux normes parentales n'entraîne-t-il pas une réaction en chaîne qui les pousse à boire davantage (curiosité → consommation → culpabilité → consommation → culpabilité, etc) ? Les résultats recueillis au cours de cette enquête permettent de soulever le problème mais ne nous permettent pas de le résoudre. Seule, une observation directe, ou au moins, une mesure qualitative précise de l'attitude des parents pourrait apporter une conclusion satisfaisante sur ce point.

C - *Boisson d'initiation*

Que consomment les jeunes lors de leur premier contact avec l'alcool ? Boivent-ils plus d'une sorte de boisson ou s'en tiennent-ils à une seule ?

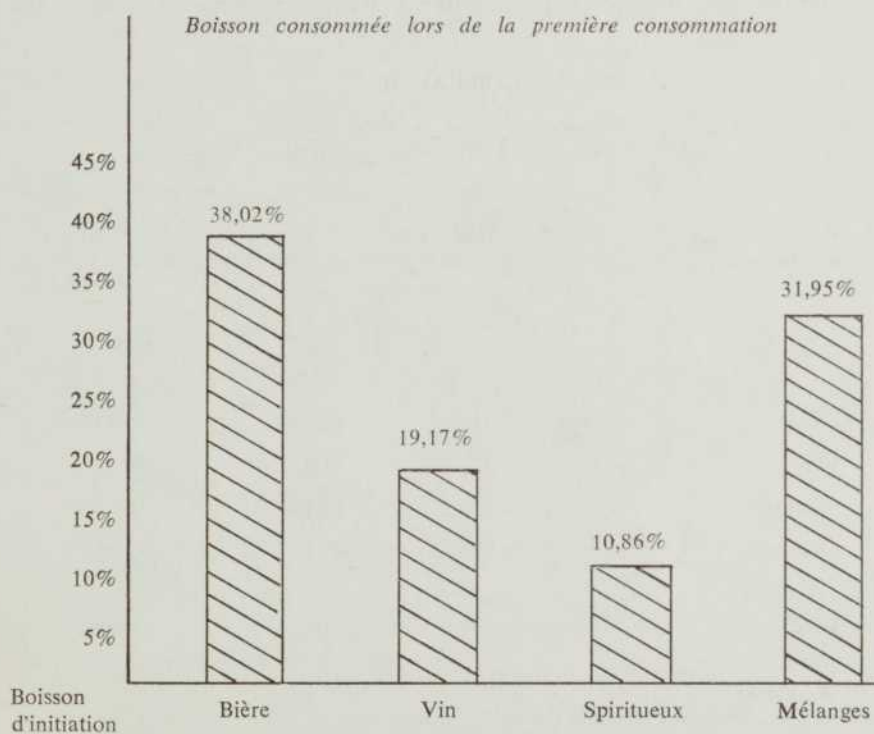
(1) « The initiation of behavior contrary to group mores, the threat of a loss of self-control which is an important value in this group, and the necessity of making decisions in an undefined situation all served to make drinking, at least, at first, an anxiety providing situation ».

TABLEAU 9

*Distribution de fréquences et de pourcentages
en fonction de la boisson d'initiation*

Boisson d'initiation	Nombre	%
Bière	119	38,02%
Vin	60	19,17%
Spiritueux	34	10,86%
Mélanges	100	31,95%
Total	313	100%

FIGURE 1



Le tableau 9 et la figure 1 montrent sans aucune équivoque que la bière est la boisson d'initiation par excellence (tableau 9), et cela pour le buveur excessif comme pour le buveur normal (figure 1). Il n'en reste pas moins que presque un tiers des jeunes (31,95) ont, à cette occasion, consommé plus d'une sorte de boisson.

Ces résultats étaient prévisibles. Des études antérieures (Groupe d'Étude sur l'alcoolisme, 1967) ont démontré que la bière, boisson peu dispendieuse, est beaucoup plus consommée dans les foyers québécois, que le vin et les spiritueux. Ce phénomène servirait à lui seul d'explication. Il ne faut cependant pas non plus négliger le fait que la bière, tout comme le vin, est une boisson à concentration d'alcool peu élevée. Les parents offrent donc plus volontiers à leur fils l'une ou l'autre de ces deux boissons, de préférence aux spiritueux. Le fait que l'initiation par le vin se retrouve dans le groupe des buveurs d'occasion vient appuyer cette interprétation. C'est surtout dans ce groupe, comme on le verra plus loin, que le premier geste de consommation se pose dans un cadre familial, et en présence d'adultes. Chez les autres, par contre, l'apprentissage se fait beaucoup plus souvent dans un contexte autre que

TABLEAU 10

*Distribution de la sorte de boisson
consommée à l'initiation selon l'âge*

Boisson d'initiation	Âge d'initiation			Total
	1 à 9	10 à 13	14 à 21	
Bière	18,18%	32,91%	41,98%	38,02%
Vin	36,36%	25,32%	15,09%	19,17%
Spiritueux	4,55%	13,92%	10,38%	10,86%
Mélanges	40,91%	27,85%	32,55%	31,95%
Total	100%	100%	100%	100%

$X^2 = 13,01$ (dl: 6)
significatif au seuil de 0,03

familial et répond, comme nous l'avons déjà souligné, à des besoins différents. D'où le taux inférieur d'initiation par le vin et la plus grande proportion d'individus qui ont bu plus d'une sorte de boisson à cette occasion.

Soulignons également que la sorte de boisson utilisée lors de ce premier essai varie selon l'âge du novice.

Ainsi, lorsque l'initiation a lieu après l'âge de dix ans, et plus elle se produit tard dans l'adolescence, plus la bière et les spiritueux gagnent du terrain, tandis que le vin en perd dans les mêmes proportions. Cela est dû au fait que plus l'initiation a lieu tardivement, plus la probabilité qu'elle se fasse avec des pairs augmente. Le conformisme familial, l'initiation par les parents, sont ainsi remplacés par l'appartenance et la soumission au groupe des pairs. Dès lors, on prend son premier verre d'alcool non seulement « pour faire comme », mais surtout « pour être comme ». On méprise le vin, perçu comme une boisson sophistiquée et peu virile, on recherche la bière, symbole de virilité et d'appartenance au monde des adultes.

Le choix du type de boisson consommée à la première expérience serait donc intimement lié à la signification particulière que lui donne le jeune. L'acte de boire ne répond pas au même besoin pour tous. Avant un certain âge, l'enfant normal imite le comportement de l'adulte plutôt qu'il ne l'assume. Pour lui ce qui importe surtout, c'est l'acte de boire. La sorte de boisson n'aurait pas tellement d'importance en soi ; il prend ce qu'on accepte de lui donner. Plus tard, vers l'adolescence, les conduites prennent une signification différente. Le jeune ne boit plus par simple mimétisme, mais pour s'affirmer et pour se prouver quelque chose. Dans ce contexte, la sorte de boisson prend une importance qu'on ne retrouve pas chez les plus jeunes. La bière, perçue comme symbole de virilité, devient pour le pré-adolescent et l'adolescent la boisson d'initiation privilégiée.

D - Motivations de la première consommation

La consommation de boissons alcooliques est-elle, au même titre que toute autre conduite sociale, le résultat d'un apprentissage déterminé, dont les principaux modèles seraient les parents ? En d'autres mots, n'est-elle pas la réponse presque inévitable à ce qu'il serait maintenant convenu d'appeler une tradition culturelle ? C'est dans le but de répondre à cette question qu'un grand nombre d'auteurs (Baur et McCluggage, 1958 ; McCarthy, 1956 ; Ullman, 1953 ; Maddox, 1964) ont cherché

à déterminer non seulement quels étaient les compagnies et le lieu de la première consommation, mais aussi quelles étaient les raisons qui motivaient cette expérience initiale.

Les premiers chercheurs qui se sont intéressés au problème de la consommation des liqueurs alcoolisées, s'inspirant des clichés répandus dans la population, ont surtout orienté leurs efforts vers l'étude des conséquences physiologiques et psychologiques de la consommation abusive. La préoccupation principale de ces chercheurs était alors de détecter les effets de la boisson soit sur le plan pharmacologique, soit sur le plan psychologique, plutôt que les raisons et les motivations profondes qui sont à l'origine de cette consommation. On insistait donc sur les conséquences troublantes, tant sur le plan individuel que social, de la consommation excessive d'alcool. Rarement, voyait-on un auteur souligner le fait que la consommation de boissons alcooliques pouvait apparaître comme un modèle acceptable de comportement social et que c'était sous cet angle-là qu'il fallait définir la consommation de la majorité des gens. On minimisait, on négligeait même d'aborder les aspects positifs et les aspects purement sociaux de la consommation. Or, selon nous, toute étude se rapportant aux modèles de consommation des jeunes est incomplète tant et aussi longtemps qu'elle néglige d'analyser la façon dont fut établi le premier contact avec l'alcool.

Dans les paragraphes qui suivent, nous nous proposons d'analyser aussi objectivement que possible les motivations sociales, psychologiques, physiologiques qui se trouvent à l'origine de la première consommation de liqueurs alcoolisées. Pour ce faire, nous rapporterons non seulement les motifs invoqués par les adolescents en vue d'expliquer leur premier usage de la boisson, mais nous préciserons le lieu, le moment et le contexte de cette initiation.

1) *Raisons invoquées pour justifier la première consommation*

À partir des données recueillies au cours de cette enquête, les différentes raisons suggérées à la question 9 (cf. Appendice) ont été regroupées selon trois catégories :

- a) Raisons psychologiques et physiologiques :
 - oublier une déception ;
 - se dégèner ;
 - paraître plus vieux ;
 - connaître le goût ;
 - faciliter l'étude ;

- expérimenter l'ivresse ;
- se rafraîchir ;
- se réchauffer ;
- calmer sa mauvaise humeur ;
- se reposer et se détendre ;
- défier l'interdiction des parents.

b) Raisons sociales :

- célébrer un événement heureux ;
- se joindre aux autres ;
- accompagner un repas ;
- céder à l'insistance des autres.

c) Raisons mixtes :

- ceux qui ont fourni des réponses appartenant aux deux catégories précédentes.

TABLEAU 11

Répartition des raisons invoquées pour justifier la première consommation

Types de raisons invoquées	Nombre	%
Personnelles	87	28,06%
Sociales	118	33,87%
Mixtes	105	38,06%
Total (1)	310	100%

(1) Trois sujets n'ont pas répondu à cette question.

Le tableau 11 permet de constater que les raisons invoquées pour justifier la première consommation d'alcool sont d'abord des raisons sociales (38,06%), ensuite des raisons mixtes (33,87%), enfin des raisons personnelles (28,06%). Par contre, si nous établissons le partage des différentes raisons selon qu'il s'agit de buveurs excessifs ou de buveurs modérés, l'ordre n'est plus le même.

TABLEAU 12

*Raisons invoquées pour justifier la première consommation
d'alcool, selon le type de buveurs*

Raisons d'initiation	Buveurs excessifs	Buveurs modérés
Personnelles	37,29%	25,92%
Sociales	32,20%	39,44%
Mixtes	30,51%	34,64%
Total	100%	100%

$X^2 = 3,11$ (dl: 2)
significatif au seuil de 0,21

Ainsi, comme le démontre le tableau 12, l'importance relative des motifs invoqués varie selon qu'il s'agit de buveurs excessifs ou de buveurs modérés. Le schéma suivant illustre cette différence :

Types de buveurs

Buveurs modérés
Buveurs excessifs

Types de raisons invoquées

1. sociales 2. mixtes 3. personnelles
1. personnelles 2. sociales 3. mixtes

Quel sens donner à ce schéma ? Peut-on se permettre d'affirmer, à la lumière des réponses fournies au questionnaire, que celui qui a recours à l'alcool pour la première fois sous prétexte qu'il veut se dégêner, oublier une déception ou même répondre à une curiosité, est un buveur excessif en puissance ? Selon nous cette coïncidence entre les raisons personnelles et la consommation excessive, bien qu'elle soit assez fréquente (37,29%) ne permet pas d'établir une telle relation. L'une des difficultés qui se présente est de savoir si les motivations invoquées pour justifier la première consommation sont vraiment celles qui ont agi sur l'individu à cette occasion. Il n'est pas impossible qu'à cette question, qui se réfère davantage à un état psychologique passé qu'à une situation actuelle, on réponde en fonction de sa personnalité au moment du questionnaire ou en fonction de certains critères objectifs. En d'autres termes, l'individu interpréterait cette initiation non pas en fonction de ce qu'il était à cette époque mais de ce qu'il est au moment où la question lui est posée, ou encore en rapport avec le souvenir qu'il garde du contexte matériel

(lieu, partenaire) qui entoura cette première consommation. Il y aurait donc intérêt à vérifier si ces données, qui se distribuent différemment selon l'échantillon et le type de buveurs auquel on se réfère, diffèrent en fonction de l'âge auquel eut lieu cette première initiation.

2) Raisons d'initiation selon l'âge

La psychologie génétique a su démontrer à quel point le psychisme pouvait se transformer et évoluer entre la période de la petite enfance, celle de la pré-adolescence (latence), et celle de l'adolescence. Il serait donc normal, et c'est ce à quoi nous nous attendions, que les raisons qui motivent le pré-consommateur varient en fonction du stade de développement où se trouve l'individu au moment où il pose ce geste. Par exemple, des motivations psychologiques de nature dépressive ne seront-elles pas davantage invoquées par ceux pour qui le premier usage de l'alcool ne survient qu'au moment de l'adolescence, cette période particulièrement troublée de la vie où les phases dépressives sont généralement plus fréquentes qu'à la période de latence ou de la petite enfance ?

TABLEAU 13

Distribution, en pourcentage, des raisons émises pour justifier la première consommation en fonction de l'âge d'initiation

Raisons d'initiation	Âge d'initiation			Total
	1 à 9	10 à 13	14 à 21	
Personnelles	19,05%	30,77%	27,96%	28,06%
Sociales	47,62%	29,49%	40,29%	38,06%
Mixtes	33,33%	39,74%	31,75%	33,88%
Total	100%	100%	100%	100%

$X^2 = 4,17$ (dl: 4)
significatif au seuil de 0,39

Les résultats reproduits dans le tableau 13 infirment l'hypothèse qui veut que les raisons données pour justifier la première consommation varient en fonction de l'âge où se déroule cette expérience. Il n'y a

en effet aucune différence statistiquement significative entre les trois catégories d'âge utilisées ($X^2 = 4,17$; dl : 4). En d'autres termes, les motifs invoqués pour expliquer le passage de l'abstinence à la consommation ne dépendent pas de l'âge du néophyte.

E – Partenaires d'initiation

TABLEAU 14

Distribution des sujets selon les partenaires de la première consommation

Partenaires d'initiation	Nombre	%
Amis	137	43,91%
Famille	151	48,40%
Seul ou avec un étranger	24	7,69%
Total (1)	312	100%

(1) Un sujet n'a pas répondu à cette question.

Il suffit de regarder la distribution du tableau 14 pour se convaincre, à la suite de Baur et McCluggage (1958), que l'initiation à l'alcool est une conduite de groupe. À peine 8% des garçons interrogés ont répondu avoir vécu cette expérience, seul ou avec un étranger. Toutefois, comme l'indique ce même tableau, le groupe d'initiation n'est pas nécessairement formé de pairs (43,91%) puisqu'un taux légèrement plus élevé (48,40%) de jeunes admettent avoir posé ce geste avec des membres de leur famille.

Ces statistiques ne prennent leur véritable signification qu'après que les sujets aient été redistribués selon leurs habitudes de consommation. Les résultats deviennent alors plus éloquents et nous permettent de formuler l'énoncé fait plus haut.

Le tableau 15 révèle en effet que les partenaires d'initiation changent selon qu'on s'adresse à des buveurs modérés ou à des buveurs excessifs. Il est facile de constater, à la lecture de ce tableau, que le futur buveur-problème tente habituellement sa première expérience de consommation en présence de pairs (61,02%) alors que celui qui n'a pas de telles prédispositions le fait au contraire en présence d'un membre de sa famille (52,97%).

TABLEAU 15

Distribution des buveurs occasionnels et excessifs selon les partenaires d'initiation

Partenaires d'initiation	Buveurs excessifs	Buveurs modérés
Amis	61,02%	39,92%
Famille	28,81%	52,97%
Seul ou avec un étranger	10,17%	7,11%
Total	100%	100%
$X^2 = 11,20$ (dl: 2) significatif au seuil de 0,01		

Que conclure ? Dans son étude sur l'alcoolisme, Vintze (1967) a observé que l'initiateur est généralement un individu que le sujet valorise et qui joue un rôle important dans sa vie. Ces données laissent donc voir que pour le buveur excessif la famille n'a pas la signification qu'on retrouve chez l'individu normal. Ces individus n'attendent pas qu'une occasion familiale se présente pour éprouver l'effet de l'alcool. Ils cherchent, au contraire, à vivre cette première expérience en compagnie de jeunes de leur âge.

Par contre, vues sous un angle différent, ces statistiques peuvent signifier que dans les foyers où l'initiation aux boissons alcooliques ne fait pas partie d'un processus de socialisation derrière lequel se trouvent les parents, les jeunes apprennent par eux-mêmes, entre pairs et à l'insu des parents. Plus tard, c'est parmi ces individus que se retrouve le plus grand nombre de buveurs excessifs. Parmi ceux au contraire, pour qui cette initiation fut la conséquence de pressions sociales directes de la part des adultes, du fait qu'elle entrainait dans le cadre d'une tradition familiale établie, voulant que toute fête ou cérémonie implique une certaine consommation de liqueurs alcoolisées, rares sont ceux qui par la suite devinrent des buveurs-problèmes.

Cela concorde avec les constatations qu'on a faites dans les études effectuées sur les modèles de consommation d'alcool chez les Juifs, qui ont mis en évidence le degré très faible d'alcoolisme et de consommation pathologique dans cette culture où la boisson alcoolique est permise aux enfants sous une forme rituelle, dès leur plus tendre enfance.

Ainsi donc, les données recueillies au cours de cette enquête nous autorisent à dire que l'initiation à l'alcool n'est pas une expérience solitaire mais qu'elle se fait généralement entre pairs, dans le cas des futurs buveurs-problèmes, et avec des membres de la famille, pour les autres.

Par ailleurs, ces mêmes données ne nous permettent pas de connaître le sens de cette relation et d'établir un lien de cause à effet entre les différentes variables. Comment savoir si ce sont les prédispositions de l'individu qui l'ont incité à poser ce geste en l'absence (pas nécessairement physique) des parents, et qui expliquent à la fois le choix des partenaires d'initiation et l'orientation vers la consommation excessive ? Encore une fois, une étude qualitative à l'aide d'entrevues permettrait probablement de jeter plus de lumière sur la question.

F - Circonstances sociales et lieu de la première consommation

Si la première consommation de liqueurs alcooliques prend une signification toute différente selon les raisons qui la motivent, il ne faut pas non plus minimiser l'influence, ni de l'endroit où elle se déroule, ni des circonstances sociales qui l'ont provoquée. Ce sont là des éléments de première importance pour l'analyse du problème en cause, puisqu'ils nous permettent d'évaluer plus exactement dans quelle mesure les jeunes posent leur premier geste de consommation à l'insu de l'autorité parentale.

Dans le but de faire l'inventaire des lieux où se produit la première consommation et des circonstances qui l'ont entourée, nous avons dressé une liste des 11 endroits et des 12 événements les plus souvent mentionnés pour expliquer comment on en est arrivé à poser un tel geste pour la première fois. Puis, pour les fins de l'analyse, nous avons regroupé les différents endroits en trois catégories :

- a) Maisons privées :
 - à la maison ;
 - chez des amis ;
 - dans un camp d'été ;
 - sur un terrain de camping.

- b) Endroits prohibés :
 - dans une automobile ;
 - dans une rue, une ruelle, une cour ;
 - dans un champ, un bois.
- c) Endroits commerciaux :
 - dans une taverne ;
 - dans un restaurant licencié ;
 - dans un bar (cocktail lounge) ;
 - dans une discothèque.

et les différentes circonstances en deux autres catégories :

- a) Circonstances familiales :
 - lors d'une noce ;
 - lors d'un repas ;
 - en camping ;
 - lors d'une veillée en famille ;
 - à l'occasion d'une mortalité.
- b) Circonstances non-familiales :
 - à la maison, en l'absence des parents ;
 - au travail ;
 - lors d'une rencontre d'amis ;
 - avec une amie ;
 - avant un *party* ;
 - dans un *party mixte* ;
 - lors d'une célébration spéciale.

TABLEAU 16

Distribution des sujets en fonction du lieu où se déroula la première consommation

Lieu d'initiation	Nombre	%
Maison privée	215	68,69%
Endroit prohibé	39	12,46%
Endroit commercial	59	18,85%
Total:	313	100%

Soulignons d'abord que la première expérience de consommation, comme en témoigne le tableau 16, est habituellement vécue dans un endroit familial. On lit en effet que plus de 60% des sujets furent initiés à la maison paternelle ou chez des amis. Rares sont les jeunes pour qui le premier contact avec l'alcool s'est fait dans un endroit interdit (12,46%), ou dans un édifice commercial (18,85%).

Le fait que la première consommation a généralement lieu à l'âge de 14 ans, explique la faible proportion de jeunes qui ont bu la première fois dans des endroits commerciaux. En effet, il est interdit, selon la loi de la Province de Québec, de servir dans ces endroits, des boissons alcoolisées, aux jeunes âgés de moins de 20 ans.

Toutefois, l'examen du tableau 17, qui présente la distribution des sujets selon l'occasion d'initiation, fait voir que celle-ci se fait très souvent dans un contexte autre que familial.

TABLEAU 17

*Distribution des sujets en fonction
de l'occasion d'initiation à l'alcool*

Occasions d'initiation	Nombre	%
Familiales	163	52,58%
Non-familiales	139	44,84%
Mixtes	8	2,58%
Total (1)	310	100%

(1) Trois sujets n'ont pas répondu à cette question.

En effet, plus de la moitié des sujets (57,30%) ont répondu avoir pris leur premier verre d'alcool à l'occasion d'un *party* ou d'une rencontre d'amis. Lorsque ces résultats sont confrontés avec ceux se rapportant aux compagnons et au lieu de la première consommation, nous en arrivons à la conclusion suivante : l'initiation à l'alcool chez les jeunes se fait habituellement dans une maison privée, lors d'une rencontre d'amis, et sous la surveillance des parents. Ce qui confirme l'hypothèse 4, formulée au début de notre recherche, à savoir : que la première consommation se fait surtout dans le milieu familial. Mais les exceptions à cette

règle sont nombreuses et doivent être expliquées. Il ne nous reste donc qu'à pousser cette analyse plus à fond afin d'identifier quels sont les jeunes pour qui le premier contact avec l'alcool ne répond pas à cette description.

La lecture des tableaux 18 et 19 nous apprend que l'initiation aux boissons alcooliques dans un cadre familial est plus fréquente chez les jeunes de la région métropolitaine que chez ceux de l'extérieur. Les jeunes Montréalais qui ont consommé dans un endroit prohibé ou commercial (tableau 17) et dans des circonstances autres que familiales (tableau 18) sont moins nombreux que ceux qui viennent de l'extérieur de la métropole.

TABLEAU 18

*Distribution du lieu d'initiation à l'alcool
en fonction de la région domiciliaire*

Lieu d'initiation	Région domiciliaire	
	Montréal	Extérieur
Maison privée	72,77%	60,00%
Endroit prohibé	10,33%	17,00%
Endroit commercial	16,90%	23,00%
Total	100%	100%
$X^2 = 5,39$ (dl: 2) significatif au seuil de 0,07		

À quoi attribuer cette différence ? L'explication, selon nous, se situerait au niveau culturel. On connaît l'omniprésence du contrôle social exercé dans les milieux ruraux et dans les petits centres urbains. Les pressions sociales (tant paroissiales que familiales) y sont beaucoup plus fortes et plus puissantes que dans les grandes villes. C'est dans ces régions, par exemple, que les mouvements anti-alcooliques (Jeanne-d'Arc, Lacordaire, Alcooliques Anonymes) recrutent la majorité de leurs membres. Certaines familles bien endoctrinées refusent alors de laisser entrer sous leur toit toute boisson ou liqueur le moindrement alcoolisée. On comprend

TABLEAU 19

*Distribution des occasions d'initiation
selon la région domiciliaire*

Occasions d'initiation	Région domiciliaire	
	Montréal	Extérieur
Familiales	57,08%	42,86%
Non familiales	41,03%	53,06%
Mixtes	1,89%	4,08%
Total	100%	100%

$X^2 = 5,99$ (dl: 2)
significatif au seuil de 0,05

que, face à une telle attitude, les jeunes soient davantage portés à se cacher, ou du moins, à s'organiser entre eux, hors d'un contexte familial, pour satisfaire leur curiosité à l'égard de ce produit inaccessible à la maison.

Il ne faut pas non plus oublier que le niveau économique des familles québécoises établies à l'extérieur de la région métropolitaine est généralement inférieur à celui des familles montréalaises. En raison de cette inaccessibilité financière, les prétextes à la consommation y sont beaucoup plus rares. Dans ces conditions, une soirée ou une fête familiale n'est pas nécessairement accompagnée de bière, vin ou spiritueux. Les habitudes de consommation, même sur le plan social, sont moins fortes qu'en milieu économiquement favorisé. Le jeune n'a pas autant d'occasions lui offrant l'opportunité de boire pour une première fois : très souvent il doit lui-même provoquer ces occasions et sortir du foyer pour y arriver.

Un autre contrôle vaut la peine ici d'être fait, et c'est celui de l'âge d'initiation. La distribution du lieu et des circonstances d'initiation selon l'âge est illustrée dans les tableaux 20 et 21.

Les résultats cette fois parlent d'eux-mêmes. L'opportunité de consommer de l'alcool dans des endroits et dans des circonstances autres que familiales est beaucoup plus rare au cours de l'enfance qu'au cours

TABLEAU 20

*Distribution du lieu d'initiation selon
l'âge auquel se déroule cette expérience*

Lieu d'initiation	Âge d'initiation		
	0 - 9	10 - 13	14 - 21
Maison privée	90,90%	67,09%	66,98%
Endroit prohibé	4,55%	18,99%	10,85%
Endroit commercial	4,55%	13,92%	22,17%
Total	100%	100%	100%

$X^2 = 10,59$ (dl: 4)
significatif au seuil de 0,04

TABLEAU 21

*Distribution des occasions d'initiation selon
l'âge auquel se déroule cette expérience*

Occasions d'initiation	Âge d'initiation		
	0 - 9	10 - 13	14 - 21
Familiales	85,71%	51,28%	49,76%
Non familiales	14,29%	43,59%	48,34%
Mixtes	0,00%	5,13%	1,90%
Total	100%	100%	100%

$X^2 = 12,59$ (dl: 4)
significatif au seuil de 0,01

de la pré-adolescence et de l'adolescence. Ceux qui ont pu boire avant l'âge de dix ans ont non seulement tenté cette expérience à la maison (91% des sujets du groupe), mais la plupart l'auraient fait en présence de leurs parents, c'est-à-dire à l'occasion d'une soirée ou d'une fête familiale (86%). Par contre, parmi ceux qui ont dû attendre plus tard, plusieurs ont agi à l'insu de leurs parents, soit qu'ils aient bu chez des amis, lors d'une occasion autre que familiale, soit qu'ils aient bu dans un endroit commercial ou prohibé. Tout porte à croire que ces sujets, motivés par le désir de connaître ou par le besoin de vaincre une interdiction, ont saisi la première occasion propice pour satisfaire une curiosité depuis toujours entretenue. Aussi longtemps que le foyer est l'unique cellule sociale à l'intérieur de laquelle ils peuvent graviter, ces jeunes demeurent abstinents et se plient aux exigences des parents qui considèrent l'alcool comme étant le privilège des adultes. À compter du moment où le milieu social extérieur à la famille prend plus d'importance, ils abandonnent volontiers cette morale prohibitive pour répondre aux pressions du nouveau groupe auquel ils adhèrent et, par la même occasion, pour vivre certaines expériences jusqu'ici désapprouvées. La consommation d'alcool, pour ces initiés sur le tard, prend une signification toute particulière : elle symbolise la rupture définitive du cordon ombilical, et elle devient le signe d'appartenance à un groupe de pairs.

Ainsi donc, même si par l'analyse des raisons qui ont motivé la première consommation, on n'a pu déceler de différences en rapport avec l'âge de la première consommation, on devine ici à quel point la signification de cet acte peut varier selon la période de la vie où il fut accompli. Il serait d'ailleurs aussi sûr de déduire les motivations de cette première expérience à partir des faits eux-mêmes, qui reviennent plus facilement à la mémoire, qu'à partir des raisons profondes avancées par le jeune. Bien qu'il puisse s'agir d'un phénomène isolé et accidentel, les circonstances qui entourent la première consommation nous autorisent à croire qu'elle n'a pas la même signification selon l'âge de l'individu au moment où il vit cette expérience. On admettra par exemple que le jeune qui n'a pas eu l'occasion de satisfaire sa curiosité avant l'âge de dix ou douze ans sera d'autant plus intrigué qu'il a eu le temps de se former une opinion sur le sujet. Cette opinion s'appuie tant sur les contacts antérieurs avec d'autres consommateurs et sur la participation muette à diverses occasions sociales où l'on boit, que sur l'éducation reçue des parents. Pour cet individu, le premier contact avec l'alcool, en plus d'être une manifestation d'autonomie ou même de révolte contre l'interdiction parentale, permet de confronter ses opinions avec la réalité. Par contre,

le jeune qui prend un verre de bière, de vin, ou de spiritueux à l'âge de sept ou huit ans, le fait davantage pour répondre à une forme de jeu auquel participe l'adulte, que pour vérifier les hypothèses qu'il aurait pu émettre sur la consommation de l'alcool. Comme le fait remarquer Ullman (1960), ces jeunes, lors de leur première consommation, sont de véritables néophytes, puisqu'aucun préjugé n'affecte leur attitude à l'égard de l'alcool⁽¹⁾. Si la curiosité joue, ce n'est pas au même titre que chez l'adolescent. Ils boivent surtout pour imiter l'adulte, mais ils le font en sa présence. Ce n'est pas une consommation préméditée car les facteurs qui les ont amenés à boire sont extérieurs à eux-mêmes et indépendants de leur volonté. D'ailleurs, et on l'a vu plus haut, ce ne sont pas ceux qui sont initiés très tôt à l'alcool qui deviennent par la suite des buveurs-problèmes. Le décalage entre cette première consommation et celle qui suivra devrait être beaucoup plus grand que dans le cas de celui qui est initié durant l'adolescence. Ce dernier boit non pas pour imiter l'adulte qui est présentement en face de lui, mais pour se prouver à lui-même qu'il fait maintenant partie de ce monde des adultes. Il fait plus qu'imiter l'adulte, il se valorise à travers son acte.

G - Effet provoqué par l'alcool lors de la première consommation

L'étude des effets de l'alcool que ressent l'apprenti-consommateur lors de son initiation présente un double intérêt. D'une part, l'attitude ultérieure de l'individu à l'égard des boissons alcooliques est susceptible de dépendre du souvenir qu'il garde de ce premier contact. D'autre part, le fait de boire (dès la première séance de consommation) au point d'en éprouver un « dérangement » est peut être un indice assez sûr des prédispositions de l'individu à l'alcoolisme.

La répartition des sujets selon l'effet occasionné par l'alcool lors de la première expérience de consommation apparaît au tableau 22.

Les résultats laissent entendre que les jeunes poursuivent généralement leur première séance de consommation aussi longtemps qu'aucune impression (agréable ou désagréable) n'est ressentie. Ainsi, de tous les sujets, seulement 18,27% admettent être demeurés sobres à cette occasion. La plupart avouent, au contraire, s'être trouvés plus calmes, dégênés ou gais, ou bien fatigués ou malades.

(1) «... (those) children are introduced to alcoholic beverages at such an early age that there is no opportunity for attitudes to form prior or to actual experience...»

TABLEAU 22

*Distribution des sujets en fonction
de l'effet occasionné par l'alcool*

Effet	Nombre	%
Agréable	153	49,04%
Désagréable	57	18,27%
Mixte	45	14,42%
Sans effet	57	18,27%
Total (1)	312	100%

(1) Un sujet n'a pas répondu à cette question.

Si on pousse l'analyse, on peut voir, ainsi que le montre le tableau 23, que les buveurs modérés et les buveurs-problèmes gardent un souvenir sensiblement différent de leur première consommation d'alcool.

On constate, à l'instar de Ullman (1953), au sujet des alcooliques, que l'initiation poussée jusqu'à l'ivresse est beaucoup plus fréquente chez

TABLEAU 23

*Distribution des buveurs modérés et des buveurs
excessifs selon le souvenir de la première consommation*

Effet de la première consommation	Buveurs excessifs	Buveurs modérés
Agréable	69,49%	44,27%
Désagréable	13,56%	19,37%
Mixte	10,17%	15,41%
Sans effet	6,78%	20,95%
Total	100%	100%
$X^2 = 13,26$ (dl: 3) significatif au seuil de 0,001		

ceux qui, à l'adolescence, deviennent des buveurs excessifs. Rares (6,78%) sont ceux parmi ces derniers qui reconnaissent n'avoir ressenti aucun effet lors de leur initiation à l'alcool. Par ailleurs, le souvenir d'une expérience désagréable est davantage rappelé par les consommateurs modérés (19,37%) que par ceux qui sont portés à l'abus de consommation (13,56%). Cette relation peut s'expliquer à partir des théories du renforcement, selon lesquelles un individu tendrait à répéter toute expérience qui a déjà entraîné des effets positifs, et à éviter celles qui ont eu des conséquences désagréables. Mais le lien peut aussi venir du fait que l'adepte des boissons alcooliques, parce qu'il attribue une valeur plus ou moins magique à ce produit, oublie plus facilement l'aspect désagréable de son initiation que le buveur normal. Il y aurait donc, chez le premier, mémoire sélective, daltonisme mnémonique : parce qu'il tient à l'alcool, il cherche autant que possible à refouler les expériences négatives qui y sont reliées. Ces hypothèses auraient cependant avantage à être vérifiées à l'aide d'une étude qualitative, puisque les données quantitatives ici présentées ne permettent pas d'en arriver à des conclusions définitives.

II - LA CONSOMMATION ACTUELLE

Dans la plupart des études sur la consommation des boissons alcooliques chez les jeunes, on s'accorde à dire que l'abstinence totale se fait de plus en plus rare chez ceux-ci. Il semble, en effet, que la consommation alcoolique soit devenue une composante culturelle à laquelle on peut très difficilement échapper, et cela dès l'adolescence. En Italie, par exemple, l'abstinence totale est rejetée à l'égal de l'abus de consommation ; les parents initieront alors très tôt leurs enfants à la consommation d'alcool mais ils se montreront très sévères en cas d'abus de leur part⁽¹⁾. Il n'en est évidemment pas de même dans toutes les sociétés.

Brunn (1963), pour sa part, tout en admettant que la consommation des jeunes est, de façon générale, modérée et sporadique, démontre que le rapport « consommateurs-abstinents » s'accroît progressivement avec l'âge, pour atteindre un maximum dès l'âge de 18 ans. Déjà à cet âge, constate-t-il, l'abstinence totale est exceptionnelle, voire même bi-

(1) « The use of wine seems to grow with the Italian child, from a few drops added to his glass of water early, in childhood to undiluted beverages of adolescent years, the intake increases slowly and progressively until it is stabilized at adult level. Episodes of over-indulgence tend to occur as isolated experiences within the frame of a healthy family life. These rather rare excesses are accepted without fear and interpreted by parents and adult relatives as almost unavoidable in the maturation process ». (G. Loli, 1952).

zarre. Dans son échantillon, formé de jeunes provenant du Danemark, de la Finlande, de la Norvège, de la Suède, il a pu compiler les statistiques suivantes :

<i>Âge</i>	<i>Taux d'abstinence</i>
14 ans	40%
16 ans	20%
18 ans	moins de 10%

Ces chiffres, il est vrai, parlent par eux-mêmes, mais les résultats enregistrés par Gusfield (1961) auprès de 185 étudiants du Canterbury College sont encore plus éloquents, puisque à peine 3% de ceux qui ont répondu à son questionnaire se sont déclarés abstinents. Et on pourrait prolonger la liste des enquêtes qui, au cours des dernières années, sont venues témoigner du fait que la consommation des boissons alcooliques a définitivement pris place à l'intérieur de la culture propre à l'adolescence. De plus en plus, donc, et surtout lorsqu'ils s'amuse en groupe, les jeunes trouvent tout naturel de boire.

Les résultats de notre enquête permettent d'étendre cette caractéristique à la jeunesse québécoise puisque seulement 4,28% des étudiants qui en ont fait l'objet se sont définis comme abstinents. Cette restriction numérique nous empêche donc de réaliser ce qui aurait pu être un des objectifs de la recherche, à savoir : la comparaison de la population abstinente à celle des consommateurs. Nous nous contenterons donc d'attirer l'attention sur le fait que la majorité des raisons invoquées par ceux qui se refusent à boire sont d'ordre psychologique à caractère anxiogène. On dira, par exemple, qu'on fuit l'alcool « par crainte d'en prendre l'habitude », « de peur d'en être intellectuellement ou psychologiquement diminué », ou encore « parce qu'on connaît des gens qui en abusent et qu'on ne veut pas suivre leurs traces et perdre ses amis ».

Bref, l'abstinence totale est un phénomène exceptionnel, même durant l'adolescence, et résulte très souvent de préjugés profondément enracinés.

A - Consommation occasionnelle et consommation excessive

Même si dans la plupart des études sur la consommation des boissons alcooliques chez les jeunes, on s'accorde à dire que l'abstinence totale est rare chez les adolescents, et que ces derniers ont des modèles de consommation qui leur sont propres, on constate aussi que l'abus est également exceptionnel (McCarthy et Douglas, 1947 ; Riley et al, 1948 ;

Slater, 1950 ; Rodgers, 1958 ; Sower, 1962). Il faut mentionner cependant que la majorité de ces recherches portent sur une population universitaire ou pré-universitaire (« high school ») ; ce qui n'est pas le cas des jeunes ici concernés, qui proviennent essentiellement d'un milieu ouvrier. Ceci nous a permis d'enregistrer des taux beaucoup plus élevés de consommation abusive et d'entreprendre l'étude comparée des buveurs excessifs et des buveurs modérés.

Mentionnons d'abord que le taux de buveurs excessifs (18,85%) est suffisamment élevé pour paraître inquiétant. Ne signifie-t-il pas que près de deux adolescents sur dix, appartenant au milieu ouvrier, affichent une consommation d'alcool jugée excessive ?

Comment interpréter ces chiffres ? Les résultats de notre enquête nous portent à croire qu'il s'agit là d'une tentative d'intégration sociale. L'abandon de soi dans l'alcool, parallèlement à la délinquance, pourrait être interprété soit en termes d'évasion devant un monde de frustrations, soit en termes d'appel à l'aide de la part d'individus chez qui la famille n'a su provoquer qu'un état d'anxiété et de dépression. On voit en effet que l'absence de modération dans la consommation d'alcool s'explique dans la majorité des cas en référence à la situation familiale. Plus de la moitié des jeunes intempérants (61,29%) répondent à une, souvent même, aux trois conditions suivantes :

1. discipline parentale hétérogène ;
2. absence du foyer de l'un ou des deux parents (par la mort, par la séparation ou le divorce des conjoints) ;
3. alcoolisme de l'un ou des deux parents.

Au cours des dernières décennies, les relations parents-enfants ont fait l'objet de nombreuses analyses de la part des psychanalystes et des sociologues américains. Tous reconnaissent, d'une façon ou d'une autre, la grande influence des parents sur la conduite des enfants. Ainsi, les McCord (1960, 1962) ⁽¹⁾ ont remarqué que le fait pour l'enfant d'être soumis à des règles disciplinaires changeantes, ou, selon les termes dont nous nous sommes servis plus haut, à une discipline parentale hétérogène, entraînait souvent chez lui de l'insécurité et de l'anxiété qu'il tentait de réduire au moyen des conduites agressives ou de consommation excessive d'alcool. Le climat de révolte et d'insécurité perçu par l'enfant provo-

(1) « Descriptive conflict within the home may serve as a pre-disposing factor in alcoholism by depriving the child of a basic sense of security and by leading him, early in his existence to view life as an experience filled with anxiety ». (McCord et McCord, 1960, p. 48).

querait en lui une agressivité qu'il libérerait par des conduites antisociales ou par un recours excessif à l'alcool.

Par ailleurs, la désagrégation de la famille — soit par la mort d'un des parents, soit par la séparation ou le divorce des conjoints — a sur les enfants des effets tout aussi pathogènes qu'il en a sur les époux eux-mêmes. C'est pourquoi l'alcoolisme est souvent défini comme étant une situation de fuite, faisant partie des réactions secondaires qu'on peut observer chez ceux qui souffrent d'être abandonnés. Dans ce cas, la consommation d'alcool peut servir à donner libre cours à son agressivité, ou bien à réprimer un sentiment de culpabilité face à la dissolution de la cellule familiale.

Enfin, le fait qu'une forte proportion des jeunes qui abusent des boissons alcooliques présentent leurs parents (ou l'un des parents) comme étant eux-mêmes des gens chez qui l'alcoolisme sévit, vient appuyer la conclusion de Strauss et Bacon (1962) soutenant que les habitudes de consommation des enfants sont directement reliées à celles de leurs parents. Ce qui laisse entendre que les jeunes qui voient régulièrement leurs parents offrir ou prendre de la boisson, accordent à ce geste une importance spéciale. Pour eux, cette pratique caractérise le monde adulte, celui auquel ils aspirent et auquel ils se réfèrent normalement dans leur apprentissage. Boire devient alors, pour eux, un signe d'appartenance au monde adulte, un symbole d'autonomie et de virilité.

Il y aurait donc trois types de buveurs excessifs chez les jeunes, chacun se présentant rarement à l'état pur. D'abord, ceux pour qui l'alcool devient un exutoire de l'agressivité accumulée depuis l'enfance en raison des frustrations qu'ils ont subies par l'éducation qu'ils ont reçue. Il semble que chez ceux-là, l'acte de boire ne vient qu'affermir un caractère déjà antisocial. Ici l'interprétation psychanalytique de Martensen-Larsen (1954) prend tout son sens : l'intempérance serait le symptôme de conflits intrapsychiques précoces. Ensuite, ceux pour qui l'alcool est un refuge qui répond, soit à un sentiment de culpabilité, soit à un sentiment profond d'être abandonné par ceux qui devraient être responsables de leur éducation. Pour ceux-là, l'alcool sert de moyen d'évasion hors d'une réalité accusatrice ou hostile. Enfin ceux pour qui l'alcool apparaît comme étant le privilège des adultes et qui voient dans le geste de boire l'étape de transition par excellence entre le monde de l'enfance et celui des responsabilités.

On peut cependant deviner, derrière ces trois façons de considérer la consommation alcoolique, une constante : l'utilisation des liqueurs alcoolisées en vue d'une meilleure adaptation psychosociale.

Il serait maintenant intéressant de vérifier lequel parmi ces trois types de consommateurs a, depuis quelques années, délaissé l'alcool pour découvrir les drogues. Parmi lesquels de ces jeunes se recrutent les adeptes du L.S.D., du S.T.P., de la marihuana, et de toute autre drogue de ce genre ? Ce serait, il va sans dire, un sujet de recherche d'autant plus captivant que la consommation de la drogue chez les jeunes est un phénomène de plus en plus inquiétant et à portée sociologique de plus en plus grande.

B - *Que boivent les jeunes ?*

Certains auteurs (Straus et Bacon, 1953 ; Brunn, 1963 ; Maddox, 1964) prétendent que les jeunes consomment avant tout des boissons à faible degré d'alcool ; d'autres (Slater, 1952) affirment que le choix de la boisson consommée dépend moins de la concentration d'alcool contenu dans le breuvage que de son accessibilité et de sa valeur symbolique.

Le fait que, dans les pays producteurs de vin comme l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal, la boisson que l'on préfère soit le vin, tandis que dans les pays producteurs de bière comme le Danemark et le Québec, celle-ci soit la boisson par excellence, semble confirmer la seconde hypothèse qui veut que l'accessibilité soit le facteur déterminant dans le choix de la boisson préférée.

TABLEAU 24

Disposition, par ordre d'importance, des boissons consommées et des boissons préférées à partir des taux obtenus

Types de buveurs	Ce qu'on boit		Ce qu'on préfère	
Buveurs excessifs	1. bière	100%	1. spiritueux	50,85%
	2. spiritueux	91,53%	2. bière	45,76%
	3. vin	65,52%	3. vin	3,39%
			<i>Total:</i>	100%
Buveurs modérés	1. bière	82,26%	1. bière	40,24%
	2. spiritueux	80,72%	2. spiritueux	37,45%
	3. vin	76,59%	3. vin	22,31%
			<i>Total:</i>	100%

La distribution des boissons présentées dans le tableau 24, si elle laisse voir que la majorité des jeunes consomment de toutes les sortes de boisson, semble également donner raison à la seconde interprétation. Ce schéma établit clairement que la bière est la boisson la plus consommée, tandis que le vin, liqueur moins alcoolisée mais moins répandue que les spiritueux, est recherché autant que ceux-ci. On voit en effet, que l'adolescent, qu'il boive de façon excessive ou de façon occasionnelle, consomme d'abord de la bière, ensuite des spiritueux, en troisième lieu, du vin.

D'ailleurs, si l'on fait la distinction entre la consommation et la préférence, on constate que le vin est non seulement moins consommé que les autres, mais surtout moins apprécié. Il ressort en effet de cette distribution que le vin est toujours choisi en dernier lieu. On n'aime bien que ce que l'on connaît et le vin n'est pas un compagnon de table des familles ouvrières québécoises. Pour les gens de cette classe, ce breuvage raffiné fait partie des valeurs bourgeoises et il n'a, à leurs yeux, aucune signification symbolique positive. C'est pourquoi les jeunes de ce milieu, surtout dans le cas des buveurs excessifs, préfèrent la bière ou les spiritueux, symboles de virilité et d'appartenance au monde des adultes qu'ils côtoient. La boisson devient ainsi un agent socialisateur, permettant d'établir des liens plus intimes avec les pairs, tout en donnant l'impression à ceux qui en font usage de quitter le monde de l'enfance pour entrer directement dans celui des adultes. Grâce à la boisson, principalement la bière et les spiritueux, on devient adulte avant même d'être jeune. On s'impose une pseudo-maturité ; on se donne une illusion d'autonomie et de puissance. C'est, comme le souligne Ciale (1968), une fausse interprétation à laquelle ont surtout recours les individus confrontés avec des problèmes de relations avec autrui. En termes paradoxaux, nous pourrions dire qu'il s'agit d'une tentative non sociale de socialisation.

Le paragraphe suivant, qui analyse les motivations qui poussent les jeunes à consommer, fera d'ailleurs plus de lumière sur ce point.

C - Raisons de la consommation

L'étude de la première consommation nous a permis de constater à quel point il est difficile d'évaluer les motivations profondes d'un comportement. Bien souvent les gens ignorent les mobiles qui les poussent à agir de telle ou telle façon. Par contre, s'ils les devinent, ils n'acceptent pas facilement de les confier.

Nous avons, en dépit de ces difficultés, entrepris de faire l'inventaire des principales raisons qui incitent les jeunes à boire. Pour ce faire, nous leur avons soumis certaines propositions parmi lesquelles ils devaient faire un choix (cf. Appendice, question no 24).

Ces différentes raisons furent ensuite regroupées en trois catégories à l'intérieur desquelles les sujets furent redistribués :

- a) Raisons psychologiques :
 - m'aider à étudier ;
 - me calmer quand je suis fatigué ;
 - parce que ça me rend gai ;
 - paraître plus vieux ;
 - me dégêner et me donner du courage ;
 - parce que j'aime l'effet ;
 - oublier mes soucis ;
 - parce que je suis incapable de m'en passer ;
 - pour le *kick*, pour le *fun*.

- b) Raisons sociales :
 - me joindre aux autres ;
 - parce qu'on insiste pour que je boive.

- c) Raisons physiologiques :
 - pour le goût ;
 - accompagner un repas ;
 - me désaltérer.

Le tableau 25 rapporte la répartition des réponses par catégories. On remarque que, contrairement à ce qu'avait posé l'hypothèse 7, voulant que les raisons qui amènent les jeunes à boire soient d'ordre social, les motifs psychologiques sont ceux auxquels on se réfère le plus souvent, (24,92%). Par ailleurs, à peine 6% des sujets de notre échantillon ont endossé les raisons sociales qui leur étaient proposées. La plupart de ceux qui ne se sont pas limités aux raisons psychologiques ont invoqué soit des mobiles purement physiologiques (21,41%), soit des mobiles à la fois psychologiques et physiologiques (27,80%). Fait à remarquer, cet ordre d'importance demeure à peu près le même lorsque la distribution des sujets est faite en fonction des habitudes de consommation.

TABLEAU 25

Distribution des sujets selon les raisons invoquées pour justifier la consommation d'alcool

Raisons	Nombre	%
Psychologiques	78	24,92%
Sociales	20	6,39%
Physiologiques	67	21,41%
Psychologiques et sociales	16	5,11%
Psychologiques et physiologiques	87	27,80%
Sociales et physiologiques	11	3,51%
Psychologiques, sociales et physiologiques	34	10,86%
Total	313	100%

TABLEAU 26

Distribution des buveurs modérés et des buveurs excessifs selon les raisons invoquées pour justifier la consommation d'alcool

Raisons d'initiation	Buveurs excessifs	Buveurs modérés
Psychologiques	28,82%	24,01%
Sociales	1,69%	7,48%
Physiologiques	22,03%	21,26%
Psychologiques et sociales	1,69%	5,91%
Psychologiques et physiologiques	28,82%	27,56%
Sociales et physiologiques	0,00%	4,33%
Psychologiques, sociales et physiologiques	16,95%	9,45%
Total	100%	100%

$X^2 = 9,69$ (dl: 6)
significatif à 0,14

La principale différence à signaler dans ce cas est que les raisons sociales, bien que rarement mentionnées, le sont davantage par les buveurs modérés (7,48%) que par les buveurs excessifs (1,69%). Serait-ce à dire que ces derniers, plus que tout autre, boivent pour oublier leurs tracas, pour se donner du courage ou pour se calmer dans les périodes de trop forte tension ? Peut-être, mais nos données sont insuffisantes pour l'affirmer catégoriquement.

Comment expliquer que les raisons d'ordre social soient, dans l'ensemble, si peu endossées ? Est-il possible que les jeunes, comme ils le prétendent, boivent surtout pour des motifs gastronomiques ou pour l'effet occasionné par l'alcool ? Ces résultats s'opposent de façon étonnante à ceux qu'on avait obtenus lors d'une recherche antérieure portant sur les modèles de consommation des adultes au Québec (Groupe d'Étude sur l'alcoolisme, 1967). Les raisons les plus souvent invoquées étaient alors d'ordre social, alors que les raisons d'ordre physiologique venaient au dernier rang. Ce contraste entre les deux générations peut avoir une double explication. D'une part, si l'on considère que l'adolescence est une période de tension et aussi le moment où l'on recherche le plus les émotions fortes, on comprendra qu'un si grand nombre d'individus répondent qu'ils boivent « pour le *kick*, pour le *fun* », ou encore parce que l'alcool les rend gais et leur donne du courage. L'alcool serait donc pour l'adolescent, particulièrement pour le buveur excessif, à la fois un exutoire de la tension ou de l'agressivité et un moyen inapproprié mais accessible d'adaptation sociale.

D'autre part, l'adolescence est également la période par excellence de l'intellectualisation et de la rationalisation. Ainsi, cherchant avant tout à donner une explication logique à leurs conduites, les motivations réelles leur échappent plus facilement qu'aux adultes. Comme le soulignent Straus et Bacon (1953), celui qui tient à comprendre logiquement sa consommation de boissons alcooliques conclut presque nécessairement, mais naïvement, qu'elle répond à un besoin physiologique d'ordre nutritif ou gustatif :

« The most logical explanation for ingesting foods and liquids are first that they are nutritious and beneficial to us and second that they have a pleasant taste. There being few arguments which hold alcoholic beverages nutritious or beneficial to the body, the factor of taste is the logical reason left for the rational man in explaining his drinking ». (p. 228).

Bref, les jeunes ne connaîtraient pas toujours les raisons profondes qui les incitent à boire ; aussi, il n'est pas impossible que le taux de rai-

sons sociales obtenu soit inférieur au taux réel. Seule, la technique de l'entrevue permettrait de vérifier cette hypothèse et de déduire certaines motivations qui échappent à la méthode du questionnaire.

D - Raisons de consommation selon l'âge

Dans son étude portant sur l'utilisation des boissons alcooliques chez un groupe d'étudiants de l'Utah, Slater (1952) conclut que les raisons d'ordre psychologique augmentent progressivement avec l'âge tandis que les raisons dites gastronomiques sont surtout invoquées par les plus jeunes. Ces résultats ne concordent pas avec ceux que nous avons recueillis dans notre enquête.

TABLEAU 27

Distribution des raisons de consommation selon l'âge

Raisons de consommation	Âge		
	14 - 16	17	18 - 21
Psychologiques	36,36%	29,33%	21,57%
Sociales	3,03%	6,67%	6,87%
Physiologiques	12,13%	13,33%	25,49%
Psychologiques et sociales	9,09%	5,33%	4,41%
Psychologiques et physiologiques	27,27%	34,67%	25,49%
Sociales et physiologiques	0,00%	2,67%	4,41%
Psychologiques, sociales et physiologiques	12,12%	8,00%	11,76%
Total	100%	100%	100%
$X^2 = 14,57$ (dl: 12) significatif à 0,27			

Le tableau 27 montre en effet que les raisons d'ordre psychologique agissent davantage au début de l'adolescence (36,36%), et perdent de leur importance avec l'âge, particulièrement après 18 ans (21,57%). Par contre, il semble que l'importance des raisons sociales augmente à mesure que l'on vieillit (3% chez ceux qui ont moins de 17 ans, et 7% chez ceux qui ont atteint ou dépassé cet âge).

En somme, la différence qui existe entre ces résultats et ceux de Slater ne dépend pas nécessairement du fait qu'il s'agit d'une population américaine dans un cas et d'une population québécoise dans l'autre. Il y a plus : l'étude de Slater porte sur un groupe mixte de niveau pré-universitaire, provenant surtout de la classe moyenne, tandis que la présente étude ne porte que sur des garçons provenant d'un milieu ouvrier ; les différences pourraient alors s'expliquer par le fait que dans le milieu ouvrier, les occasions de consommer de l'alcool seraient plutôt réduites, avant un certain âge. Les occasions familiales et sociales où l'on permettrait à l'enfant de boire un peu d'alcool seraient beaucoup moins fréquentes chez ces derniers que chez les jeunes d'un niveau social plus élevé. Avant l'âge de 17 ans, les pressions sociales incitant à la consommation seraient pour ainsi dire nulles, en milieu ouvrier. C'est pourquoi ceux-ci ne boivent habituellement que pour accompagner un repas ou pour répondre à une invitation que leur a faite un adulte de la famille.

E - *Partenaires et lieux de consommation*

Si l'on s'en rapporte à la pénétrante étude de Riesman, intitulée *La foule solitaire* (1964), la famille jouerait, en ce qui touche les loisirs, un rôle de moins en moins grand et de moins en moins résistant aux pressions extérieures. Est-ce à dire que la société actuelle tend à supprimer les relations primaires pour favoriser l'individualisme et l'isolement ? Il semble plutôt que les jeunes, qui ont toujours besoin de contacts intenses, ne s'éloignent de la famille que pour se tourner vers un groupe d'amis (peer group) et satisfaire ainsi leur besoin de rapports humains.

On a mentionné, dans un chapitre précédent, que les études américaines qui s'étaient intéressées aux prototypes de consommation des boissons alcooliques chez les adolescents, sont unanimes à reconnaître que ces derniers boivent habituellement avec des compagnons de leur âge. Les résultats rassemblés au tableau 28 révèlent que les jeunes Québécois ne diffèrent en rien des jeunes Américains.

On constate, à la suite des enquêtes effectuées chez nos voisins du sud, que l'utilisation d'alcool est essentiellement une pratique de groupe,

TABLEAU 28

Distribution des sujets selon les partenaires habituels de consommation

Partenaires	Nombre	%
Amis	213	68,05%
Famille	78	24,92%
Seul ou avec un étranger	22	7,03%
Total	313	100%

répandue surtout lors des réunions d'amis. Presque tous (68% des étudiants), et quelque soit leur âge ($X^2 = 2,92$; dl: 4) admettent qu'ils boivent généralement avec des amis. Parmi les autres, plusieurs (24,92%) conviennent qu'ils le font surtout en présence des membres de leur famille, tandis que quelques-uns seulement admettent être des buveurs solitaires.

Cette distribution concernant le choix des partenaires de consommation (1 : amis ; 2 : famille ; 3 : seul) décrit encore mieux l'intempérant que le buveur occasionnel.

TABLEAU 29

Distribution des buveurs excessifs et des buveurs modérés selon les partenaires de consommation d'alcool

Partenaires de consommation	Buveurs excessifs	Buveurs modérés
Amis	89,83%	62,99%
Famille	1,69%	30,32%
Seul ou avec un étranger	8,48%	6,69%
Total	100%	100%

$X^2 = 21,02$ (dl: 2)
significatif à 0,001

Le tableau 29 nous laisse en effet voir que ceux qui boivent de façon excessive, les jeunes plus que les autres encore, préfèrent boire avec des gens de leur âge. Moins de 2% des « gros buveurs » de l'échantillon considèrent la consommation alcoolique comme une conduite familiale. Ce sont là des taux nettement inférieurs à ceux qu'on constate chez les consommateurs plus modestes, dont une assez forte proportion (30%) associent l'alcool aux réunions de famille.

Ce qui nous amène à examiner, dès maintenant, quels sont les endroits de prédilection des jeunes qui s'adonnent à la boisson. Il sera ainsi possible de procéder simultanément à l'analyse des données concernant d'une part, les partenaires, d'autre part, les lieux de consommation.

TABLEAU 30

Distribution des sujets selon l'endroit où l'on consomme habituellement

Endroit	Nombre	%
Maison privée;	138	44,37%
Commercial ou autre;	66	21,22%
Dans les deux endroits également;	107	34,41%
Total (1)	311	100%

(1) Deux individus n'ont pas répondu à cette question.

Il est facile de constater, en parcourant le tableau 28, que l'endroit le plus propice à la consommation d'alcool, dans le cas des 13 à 21 ans, n'est ni la taverne, ni la discothèque, ni tout autre endroit commercial spécialisé (21% des étudiants), mais chez soi ou chez des amis (44%). Le fait est que les adolescents, pour boire, profitent surtout des *parties* qu'ils organisent entre eux. D'ailleurs, la coutume sinon l'éthique des loisirs, veut que ces réunions mixtes se fassent en l'absence des parents.

Toutefois, le tableau 31 donne à entendre que cette forme de consommation à domicile est beaucoup moins répandue dans la catégorie des buveurs excessifs que dans celle des buveurs modérés. Il appert en effet, que moins de 20% des buveurs excessifs déclarent que le foyer (le leur ou celui de leurs amis) est ordinairement le théâtre de leurs

TABLEAU 31

Distribution des buveurs excessifs et des buveurs modérés selon le lieu habituel de consommation

Lieu de consommation	Buveurs excessifs	Buveurs modérés
Maison privée;	18,64%	50,40%
Commercial ou autre;	30,51%	19,04%
Privé et commercial.	50,85%	30,56%
Total	100%	100%
$X^2 = 19,54$ (dl: 2) significatif à 0,001		

« séances » de consommation. Il boivent, comme on l'a vu précédemment, en compagnie d'autres jeunes, mais du fait que cet acte répond chez eux à un besoin psychologique d'évasion plutôt qu'à une règle de politesse ou à un élément reconnu de la vie sociale, ils ne se limiteront pas à le poser à l'occasion des *parties* organisés et fréquenteront davantage les endroits commerciaux. Ainsi, contrairement aux buveurs modérés, qui considèrent la boisson comme un complément ou un accessoire des loisirs de groupe, un bon nombre de buveur excessifs placent la boisson au centre même de leurs loisirs et fréquentent régulièrement les débits de boissons.

Ces statistiques, ajoutées à toutes celles qui précèdent, laissent donc sous-entendre que l'adolescent qui abuse de l'alcool est souvent celui qui, d'une part, cherche à se soustraire au contrôle parental, et qui, d'autre part, perçoit la boisson soit comme une drogue anti-dépressive, soit comme agent socialisateur permettant de lier amitié avec des gens de son âge. Pour lui, l'ivresse signifie autonomie, mais aussi sentiment d'appartenance à un groupe, amnésie volontaire (oublier ses soucis, ses tracasseries) en même temps qu'euphorie collective et ambition d'accomplir avec d'autres le passage du monde de l'enfance au monde des adultes, auquel on a hâte d'appartenir et qui refuse d'ouvrir ses portes.

Bref, l'exès de consommation chez l'adolescent traduirait assez paradoxalement une tentative désespérée et inconsciente d'intégration sociale, au moyen d'une fuite en groupe hors du social.

IV. CONCLUSION

Cette étude avait pour objet de découvrir les modèles de consommation de boissons alcooliques d'un groupe de jeunes de milieu ouvrier. À cet effet, on a administré un questionnaire à 337 étudiants des écoles de métiers de la région métropolitaine. L'âge de ces sujets variait entre 15 et 21 ans.

Le questionnaire était divisé en deux grandes parties : l'une traitant de la première consommation, l'autre de la consommation actuelle.

a) *La première consommation :*

En accord avec les résultats auxquels sont arrivés Slater et Maddox à la suite de leur enquête dans le milieu étudiant américain, l'âge moyen de la première consommation d'alcool chez nos sujets se situe autour de 14 ans. Cet âge moyen est sensiblement le même, quels que soient la région domiciliaire, l'importance numérique de la famille et le statut professionnel du père.

Toutefois cette mesure ne portant que sur la toute première consommation, on ne peut malheureusement vérifier s'il s'agissait d'un geste isolé ou du prélude à une habitude régulière.

Malgré tout, il est intéressant de noter que la sorte de boisson utilisée lors de la première consommation, est influencée par l'âge du sujet au moment de cette expérience. Ainsi, la bière est la boisson d'initiation par excellence pour ceux dont le premier contact avec l'alcool a lieu à l'adolescence, alors que le vin est la boisson d'apprentissage de celui qui a été initié plus jeune. Le choix du type de boisson consommée lors de la première expérience semble donc être intimement relié à la signification particulière que lui donne le jeune. C'est pourquoi la bière, perçue comme symbole de virilité, devient la boisson d'initiation de celui dont la première consommation se fait surtout avec des gens de son âge. Le plus jeune, par contre, est habituellement initié dans un contexte familial ; d'où la consommation mimétique de vin.

Quant aux raisons invoquées pour justifier la première consommation, raisons indépendantes de l'âge où a lieu ce contact initial, elles sont dans l'ordre :

— pour les buveurs excessifs :

1. personnelles
2. sociales
3. mixtes

— pour les buveurs modérés :

1. sociales
2. mixtes
3. personnelles

Il nous semble cependant plus sûr de déduire les motivations de cette première expérience de l'analyse des faits eux-mêmes (partenaires, lieux et circonstances) qui reviennent plus facilement à la mémoire, que de celle des raisons profondes qu'invoque le jeune lui-même.

Ceux qui ont eu l'opportunité de consommer de l'alcool avant l'âge de 10 ans, ont non seulement tenté cette expérience à la maison, mais, pour la plupart, l'ont fait en présence de leurs parents. Par contre, parmi ceux qui ont dû attendre plus tard, plusieurs ont agi à l'insu de leurs parents, qu'ils aient bu chez des amis ou bien dans un endroit commercial ou prohibé.

Bref, la première consommation a généralement lieu vers l'âge de 14 ans, dans une maison privée et à l'occasion d'un événement heureux.

b) *La consommation actuelle :*

Les données obtenues au cours de cette recherche montrent clairement que la majorité des adolescents se définissent comme consommateurs de boissons alcooliques (4% d'abstinents).

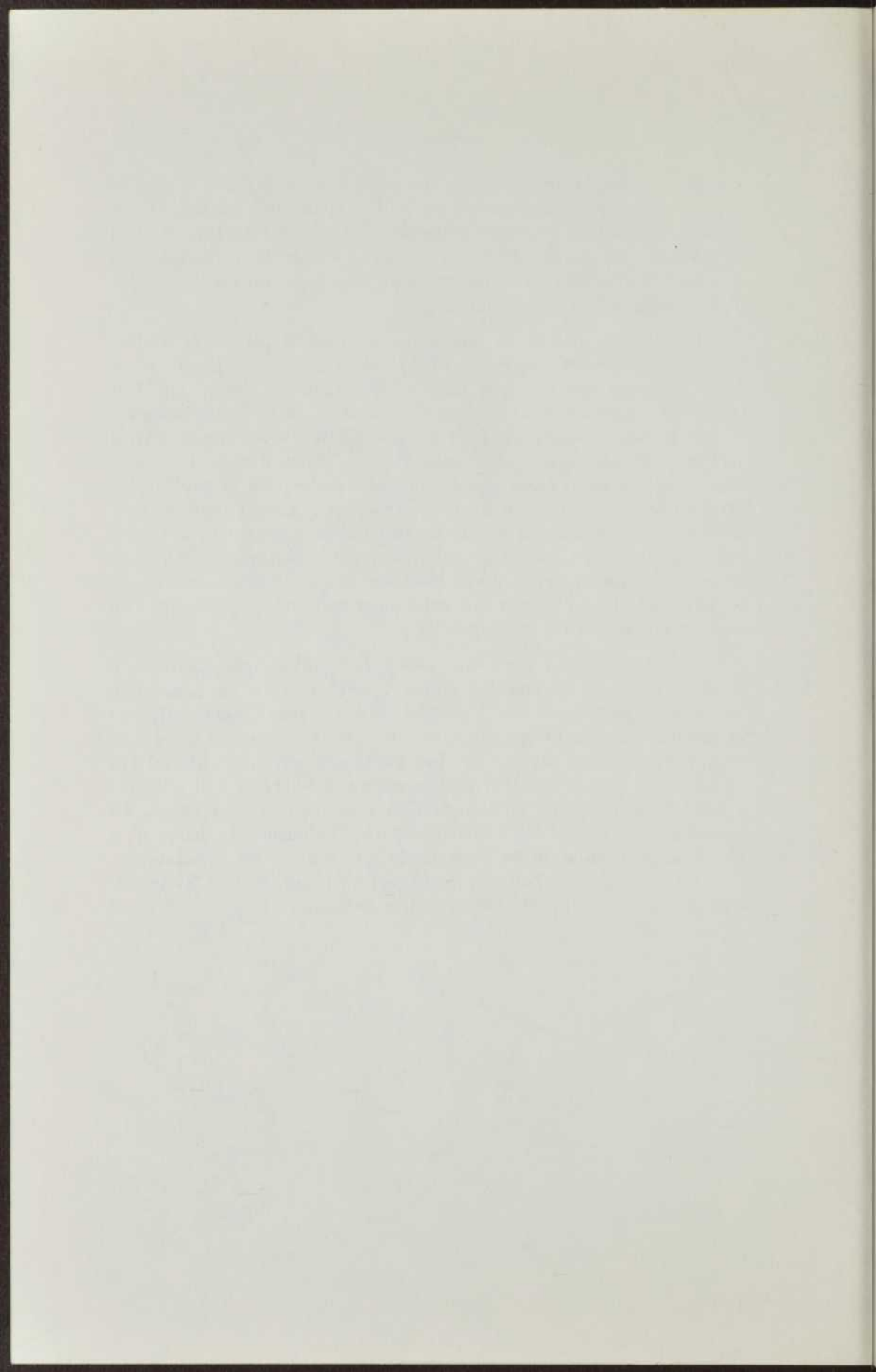
D'ailleurs, si l'abstinence totale est un phénomène exceptionnel, elle est presque toujours d'origine anxiogène.

Quant au choix de la boisson consommée, il serait fonction de sa valeur symbolique et de son accessibilité, plutôt que de sa concentration en alcool. Ainsi la bière est non seulement la boisson la plus consommée mais aussi, celle que l'on préfère, tandis que le vin est la boisson la plus négligée.

Pour ce qui est de l'excès de consommation, on le retrouve surtout chez les sujets qui répondent à l'une ou l'autre des trois conditions suivantes : 1. discipline parentale hétérogène ; 2. absence du foyer de l'un ou des deux parents ; 3. alcoolisme de l'un ou l'autre des parents. L'abus de consommation chez les jeunes traduirait donc bien souvent la présence d'une insécurité d'origine familiale.

L'étude des raisons de consommation nous a permis de vérifier l'observation de Strauss et Bacon (1953) selon laquelle les jeunes, parce qu'ils cherchent avant tout à donner une explication logique de leur comportement, ignorent les motivations profondes de leur consommation. Malgré les résultats obtenus, qui laissent entendre que les jeunes boivent surtout pour des motifs personnels, certains éléments nous incitent à croire que les motivations sociales ont une importance beaucoup plus grande que celle qu'on leur attribue. Ainsi, lorsque les raisons de consommation sont distribuées en fonction de l'âge, on constate que les raisons psychologiques sont davantage utilisées par les plus jeunes. Donc, à mesure qu'on vieillit on abandonne les rationalisations justifiant sa consommation d'alcool pour donner une explication sociale à ce geste, que l'on pose, la plupart du temps, en groupe.

Bref, les données que nous avons enregistrées nous amènent à conclure, à la suite de plusieurs autres recherches, que la consommation des boissons alcooliques chez les jeunes est bel et bien un comportement de groupe, socialement et culturellement défini. On a pu constater également que ce n'est pas par des lois interdisant aux moins de 20 ans l'accès aux débits de boissons alcooliques qu'on retardera leur initiation à l'alcool ou qu'on les empêchera d'en consommer régulièrement. La consommation d'alcool fait maintenant partie des mœurs. Le temps n'est plus à la prohibition, même pour les jeunes, mais plutôt à l'éducation. Ce n'est pas contre les boissons alcooliques qu'il faut protéger les jeunes, c'est contre une éventuelle consommation excessive.



APPENDICE
QUESTIONNAIRE

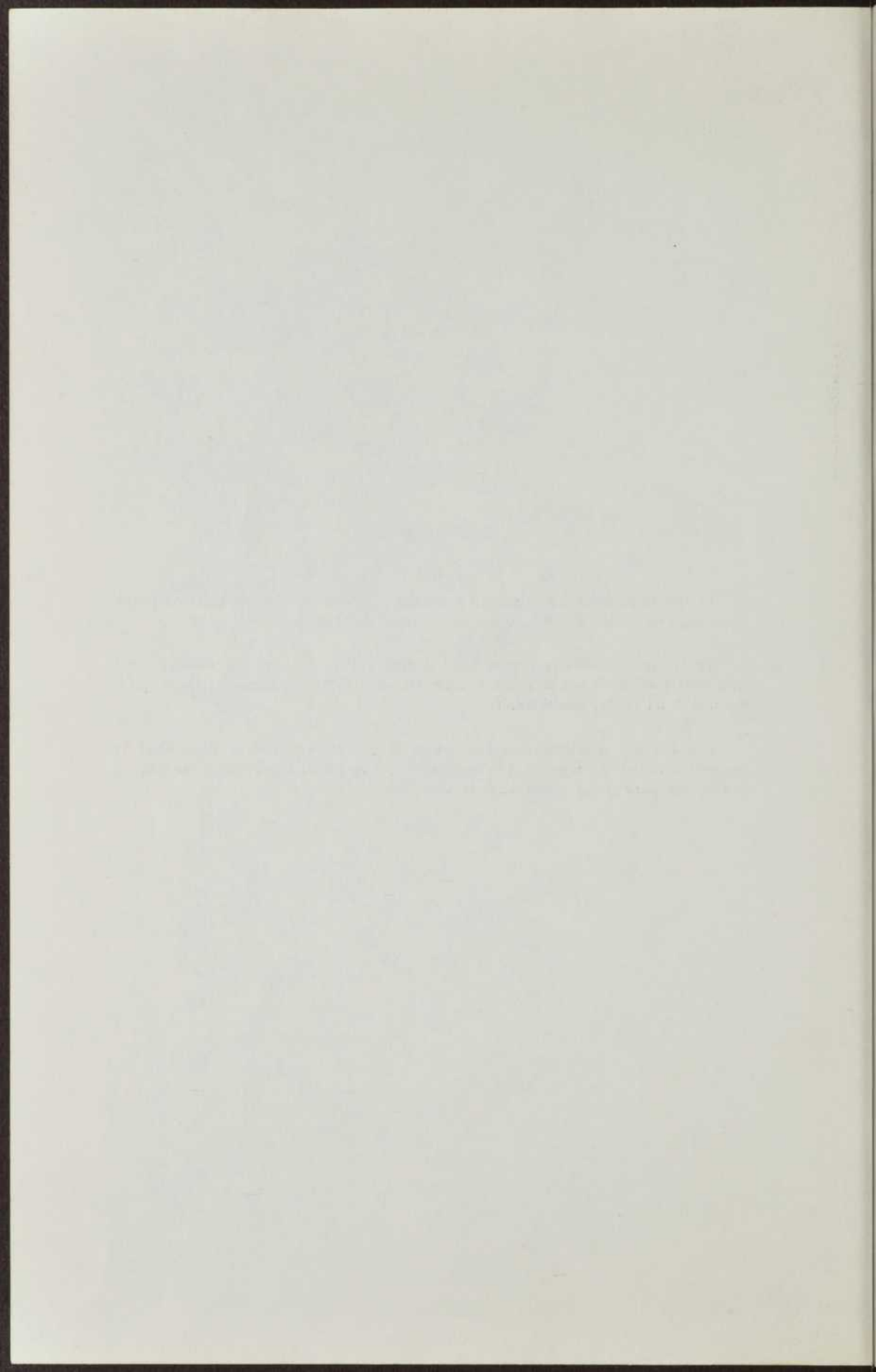


Consigne

Le questionnaire qui suit servira à étudier la consommation de boissons alcooliques chez les jeunes de 14 à 20 ans de la région de Montréal.

Toutes les réponses que vous allez donner resteront anonymes puisque votre nom n'est pas inscrit sur le questionnaire. De cette façon, personne ne saura qui a répondu à tel ou tel questionnaire.

Chacune des questions sera lue devant le groupe; vous devez donc attendre que tout le monde ait répondu à la question avant de passer à une autre. Ne tournez jamais une page avant qu'on vous le dise.



1. Quel est votre âge? ()
2. Est-ce que vous demeurez à Montréal?
 - 1) oui ()
 - 2) non ()
3. Si vous habitez Montréal, depuis combien d'années y habitez-vous? ()
4. Quelle ville avez-vous habité le plus longtemps, au cours de votre vie?
5. Combien d'enfants étiez-vous dans votre famille?
 - 1) garçons ()
 - 2) filles ()
6. Avez-vous déjà pris de la boisson alcoolique?
(même si vous n'en avez pris qu'une fois)
 - 1) oui ()
 - 2) non ()

N.B. — Ceux qui ont répondu « non » à la question no 6, ne répondez pas aux questions nos 7 à 27.

— Ceux qui ont répondu « oui » à la question no 6, répondez aux questions suivantes.

7. A quel âge environ avez-vous pris de la boisson alcoolique pour la première fois? ()

N.B. — Pour les questions suivantes, répondez en mettant un X dans la parenthèse.
8. Avec qui avez-vous pris de la boisson alcoolique la première fois? (Ne mettez qu'un seul X)
 - 1) Avec un ou des amis ()
 - 2) Avec un ou des membres de votre famille ()
 - 3) Avec un ou des adultes qui ne sont pas membres de votre famille ()
 - 4) Seul ()
9. Pourquoi aviez-vous bu de l'alcool la première fois? (Vous pouvez mettre plus d'un X si c'est nécessaire)
 - 1) Pour célébrer un événement heureux ()
 - 2) Pour oublier une déception ()
 - 3) Pour me dégêner ()
 - 4) Pour paraître plus vieux ()

- 5) Par curiosité, afin d'en connaître le goût ()
- 6) Pour me joindre aux autres ()
- 7) Pour m'aider à étudier ()
- 8) Par curiosité, pour voir ce que c'est que de s'enivrer ()
- 9) Pour me rafraîchir ()
- 10) Pour me réchauffer parce que j'avais froid ()
- 11) Parce que j'étais fâché ()
- 12) Parce que j'étais fatigué et tendu ()
- 13) Pour accompagner un repas ()
- 14) Parce qu'on a insisté pour que je boive ()
- 15) Parce que mes parents me le défendaient ()
- 16) Autres raisons et précisez
-
10. À quelle occasion aviez-vous pris de l'alcool pour la première fois? (Ne mettez qu'un seul X autant que possible)
- 1) Dans une noce ()
- 2) Lors d'un repas ()
- 3) À la maison, alors que mes parents étaient absents ()
- 4) En camping ()
- 5) Au travail ()
- 6) Lors d'une veillée de famille ou d'une fête de famille ()
- 7) Lors d'une rencontre d'amis ()
- 8) Avec une amie ()
- 9) Avant un party ()
- 10) Dans un party mixte ()
- 11) Lors de célébrations spéciales: carnaval, festival, fin des examens ()
- 12) À l'occasion d'une mortalité ()
- 13) Autres occasions et précisez
-
11. Où aviez-vous pris de la boisson la première fois que vous avez bu? (Ne mettez qu'un seul X)
- 1) À la maison ()
- 2) Chez des amis ()
- 3) Dans une taverne ()
- 4) Dans un restaurant licencié ()
- 5) Dans un club ou cocktail lounge ()
- 6) Dans une discothèque ()
- 7) Dans un camp d'été ()

- 8) Dans une automobile ()
 9) Dans une rue, une ruelle, une cour ()
 10) Sur un terrain de camping ()
 11) Dans un champ, un bois, à la campagne ()
 12) Autres endroits et spécifiez

12. Quelle sorte de boisson aviez-vous bu la première fois? (Ne mettez qu'un seul X)

- 1) Bière seulement ()
 2) Vin seulement ()
 3) Fort seulement ()
 4) Bière et vin ()
 5) Bière et fort ()
 6) Fort et vin ()
 7) Bière, fort et vin ()

13. Quel effet avez-vous eu la première fois que vous avez bu de la boisson alcoolique? (Vous pouvez mettre plus d'un X si c'est nécessaire)

- 1) Gai ()
 2) Triste et abattu ()
 3) Étourdi ()
 4) Malade (vomissements, mal de tête, etc.) ()
 5) De mauvaise humeur ou en colère ()
 6) Endormi ()
 7) Plus audacieux, plus dégêné ()
 8) Sans effet ()
 9) Plus détendu, plus calme ()
 10) Autres effets et précisez

14. Avez-vous pris de la boisson alcoolique plus d'une fois dans votre vie?

- 1) oui ()
 2) non ()

N.B. — Ceux qui ont répondu « non » à la question no. 14, ne répondez pas aux questions nos 15 à 26.

— Ceux qui ont répondu « oui » à la question no. 14, répondez aux questions suivantes.

15. Prenez-vous de la bière?

- 1) oui ()
2) non ()

16. Si vous en prenez, quelle quantité prenez-vous habituellement?

Nombre de bouteilles ()

17. Prenez-vous du vin?

- 1) oui ()
2) non ()

18. Si vous en prenez, quelle quantité prenez-vous habituellement?

Nombre de verres ()

19. Prenez-vous du fort?

- 1) oui ()
2) non ()

20. Si vous en prenez, quelle quantité prenez-vous habituellement?

Nombre de verres ()

N.B. — Pour les questions suivantes, répondez en mettant un X.

21. Parmi les trois sortes de boissons mentionnées, dites-nous:

	Bière	Vin	Fort
1) Laquelle vous préférez	_____	_____	_____
2) Celle qui vient au second rang	_____	_____	_____
3) Celle que vous aimez le moins	_____	_____	_____

22. Lorsque vous prenez de la boisson, avec qui en prenez-vous le plus souvent?

(Ne mettez qu'un seul X)

- 1) Avec des amis (garçons ou filles) ()
2) Avec un ou des membres de votre famille ()
3) Avec des gens que vous rencontrez au hasard ()
4) Avec votre « blonde » ()
5) Avec des connaissances de travail ()
6) Seul ()

23. À quel endroit prenez-vous de la boisson alcoolique le plus souvent? (Vous pouvez mettre plus d'un X si c'est nécessaire)

- | | |
|--|--------|
| 1) Chez moi | () |
| 2) Chez des amis | () |
| 3) Dans une taverne | () |
| 4) Dans un restaurant licencié | () |
| 5) Dans un club ou un cocktail lounge | () |
| 6) Dans une discothèque | () |
| 7) Dans une auto | () |
| 8) Dans un chalet | () |
| 9) Au travail | () |
| 10) Dans un groupe social, une association | () |
| 11) En camping | () |

24. Pourquoi prenez-vous habituellement de la boisson? (Vous pouvez mettre plus d'un X si c'est nécessaire)

- | | |
|--|--------|
| 1) Pour m'aider à étudier | () |
| 2) Pour me calmer quand je suis fatigué et tendu | () |
| 3) Parce que ça me rend gai | () |
| 4) Pour paraître plus vieux | () |
| 5) Parce que j'aime le goût | () |
| 6) Pour me dégêner | () |
| 7) Parce que j'aime l'effet | () |
| 8) Pour me joindre aux autres | () |
| 9) Pour oublier mes soucis et mes déceptions | () |
| 10) Parce que je suis incapable de m'en passer | () |
| 11) Pour accompagner un repas | () |
| 12) Pour me donner du courage | () |
| 13) Parce que j'ai soif | () |
| 14) Parce qu'on insiste pour que je boive | () |
| 15) Pour le <i>kick</i> , pour le <i>fun</i> | () |
| 16) Autres raisons et spécifiez | () |
| | |

25. Y a-t-il des occasions où vous buvez plus que d'habitude?

- | | |
|--------|--------|
| 1) oui | () |
| 2) non | () |

26. Si oui, à quelle occasion? (Vous pouvez mettre plus d'un X si c'est nécessaire)

- | | |
|--|-----|
| 1) À une noce | () |
| 2) À un party | () |
| 3) Le vendredi soir | () |
| 4) Le samedi et le dimanche | () |
| 5) Après avoir fourni un gros effort | () |
| 6) Quand c'est gratuit | () |
| 7) Lors de célébrations spéciales (carnaval, festival) | () |
| 8) Quand ça va mal | () |
| 9) Autres raisons et spécifiez | () |

N.B. — Ceux qui n'ont jamais bu et ceux qui n'ont bu qu'une seule fois doivent répondre à la question no 27.

27. Pour quelles raisons ne prenez-vous pas de boisson?

- | | |
|---|-----|
| 1) Parce que je n'aime pas le goût | () |
| 2) Parce que j'ai peur d'en prendre l'habitude | () |
| 3) Parce que mes parents me le défendent | () |
| 4) Parce que j'ai peur que la boisson me rende malade | () |
| 5) Parce que je connais des gens qui en prennent trop et que je ne veux pas devenir comme eux | () |
| 6) Parce que je me considère trop jeune pour boire | () |
| 7) Parce que mon amie (blonde) ne veut pas que je boive | () |
| 8) Parce que ça me coûte trop cher | () |
| 9) Parce que je me fais un point d'honneur de ne pas boire | () |
| 10) Parce que ça peut affecter mon intelligence et ma mémoire | () |
| 11) Afin de garder mes amis | () |

N.B. — Tous doivent répondre aux questions suivantes en mettant un X.

28. Votre mère est-elle?

- | | |
|--------------------|-----|
| 1) Au foyer | () |
| 2) Partie du foyer | () |
| 3) Morte | () |

29. Si elle est morte, y a-t-il quelqu'un qui la remplace auprès de vous?

- | |
|------------|
| 1) oui () |
| 2) non () |

30. Votre mère ou celle qui la remplace est-elle?

- 1) Partie de la maison ()
 2) À la maison ()

31. Si elle vit à la maison:

- 1) Travaille-t-elle à l'extérieur de la maison ()
 2) Travaille-t-elle seulement à l'intérieur de la maison (ménagère) ()

32. Votre mère, ou celle qui la remplace, vous permet-elle?

	oui (autant que je veux)	oui (mais pas trop souvent)	non	ça ne lui fait rien
1) de fumer	—	—	—	—
2) de sortir avec les filles	—	—	—	—
3) de boire de l'alcool	—	—	—	—
4) d'aller dans des parties	—	—	—	—
5) d'aller dans les disco- cothèques où il y a de l'alcool	—	—	—	—

33. Votre mère prend-elle parfois de la boisson?

- 1) oui ()
 2) non ()

34. Si oui, en prend-elle?

- 1) 2 à 3 fois par jour, ou plus ()
 2) 1 fois par jour ()
 3) 2 à 3 fois par semaine ()
 4) 1 fois par semaine ()
 5) 2 à 3 fois par mois ()
 6) 1 fois par mois ()
 7) 5 à 6 fois par an ()
 8) 1 à 2 fois par an, ou moins ()

35. En général, combien en prend-elle?

- 1) Assez pour s'enivrer ()
 2) Juste assez pour se sentir en forme ()
 3) Très peu ()

36. Votre père est-il?

- 1) Au foyer ()
 2) Parti du foyer ()
 3) Mort ()

37. S'il est mort, y a-t-il quelqu'un qui le remplace auprès de vous?

- 1) oui ()
 2) non ()

N.B. — Ceux dont le père est mort et qui n'ont personne qui le remplace, ne répondez pas aux questions nos 38 à 42.

38. Quelle est l'occupation de votre père ou de celui qui le remplace?.....

39. Votre père, ou celui qui le remplace, vous permet-il?

	oui (autant que je veux)	oui (mais pas trop souvent)	non	ça ne lui fait rien
1) de fumer	—	—	—	—
2) de sortir avec les filles	—	—	—	—
3) de boire de l'alcool	—	—	—	—
4) d'aller dans les parties	—	—	—	—
5) d'aller dans les dis- cothèques où il y a de l'alcool	—	—	—	—

40. Votre père consomme-t-il de la boisson?

- 1) oui ()
 2) non ()

41. Si oui, en prend-il?

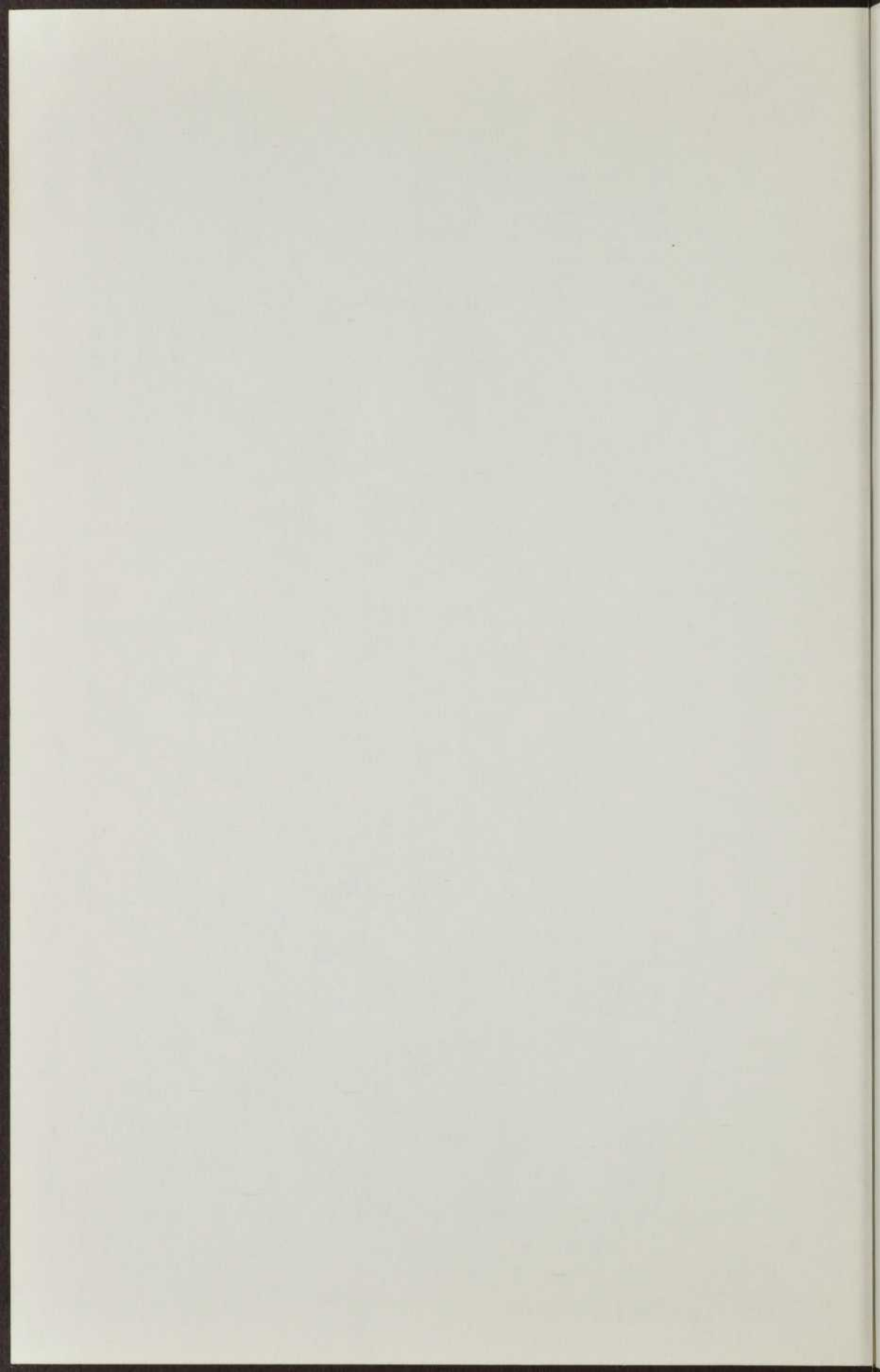
- 1) 2 à 3 fois par jour, ou plus ()
 2) 1 fois par jour ()
 3) 2 à 3 fois par semaine ()
 4) 1 fois par semaine ()
 5) 2 à 3 fois par mois ()
 6) 1 fois par mois ()
 7) 5 à 6 fois par an ()
 8) 1 à 2 fois par an, ou moins ()

42. En général, combien en prend-il?

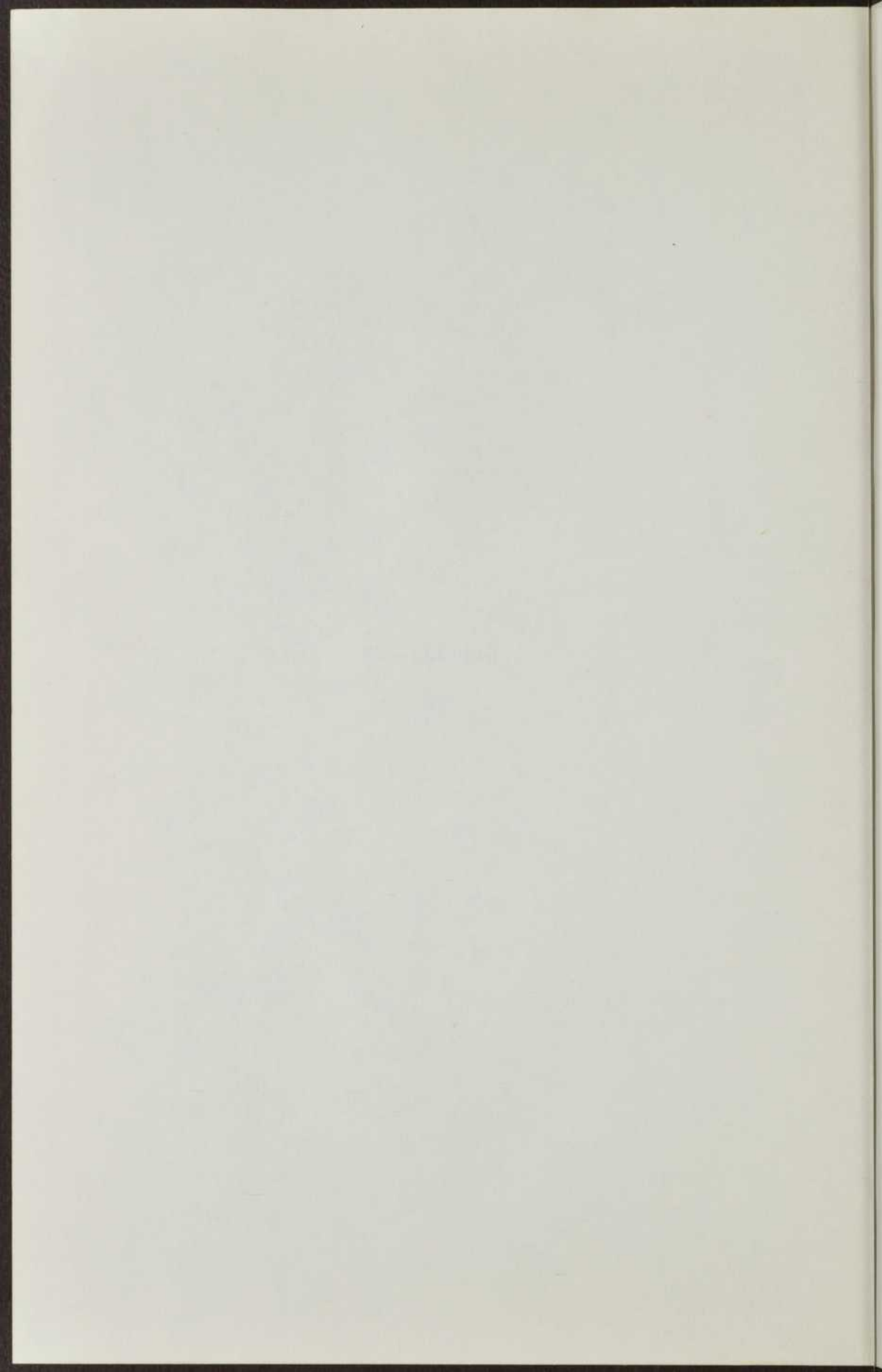
- 1) Assez pour s'enivrer ()
- 2) Juste assez pour se sentir en forme ()
- 3) Très peu ()

43. Considérez-vous que la majorité des gens boivent?

- 1) Beaucoup trop ()
- 2) Modérément ()
- 3) Très peu ()



RÉFÉRENCES



BIBLIOGRAPHIE

- BACON, S.D. (1943). « Sociology and the problems of alcohol; foundations for a sociological Study of drinking behavior ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **4**, 3, 402-445.
- BACON, S.D. (1951). « Studies of drinking in jewish culture, I. General Introduction ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **12**, 3, 44-450.
- BAUR, J.E. & McCLUGGAGE, M.M. (1958). « Drinking patterns of Kansas High School students ». *Social Problem*, **5**, 4, 317-356.
- BERREMAN, J.D. (1956). « Drinking patterns of the Aleuts ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **17**, 3, 503-514.
- BLACKER, E., DEMONE, H.W.Jr., FREEMAN, H.W. (1965). « Drinking behavior of delinquent boys ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **26**, 2, 223-237.
- BRUNN, K. (1959). « Significance of role and norms in the small group for individual behavioral changes while drinking ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **20**, 1, 53-64.
- BRUNN, K. & HAUGE, R. (1963). *Drinking habits among Northern Youth*. The Finnish Foundation for Alcohol Studies, Helsinki.
- BRUNZEL, R. (1940). « The role of alcoholism in two central american cultures ». *Psychiatry*, **3**, 361-387.
- CIALE, J. (1968). *Treatment response of differential alcohol patterns*. Thèse de doctorat, Institut de Psychologie, Université de Montréal.
- DEVEREUX, J.F. (1948). « The function of alcohol in Mohave Society ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **9**, 2, 207-251.
- DEWAR, R., & SOMMER, R. (1964). « Alcohol consumption in Prairieville: Effect of change in type of outlet on drinking in a small town ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **25**, 2, 300-313.
- DI TULLIO, B. (1967). *Principes de criminologie clinique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- DOLLARD, J. (1945). « Drinking more of the social classes » in *Alcohol, science and society*. New Haven: Quarterly Journal of Studies on Alcohol, 95-104.
- FALLDING, H. (1964). « The source and burden of civilization illustrated in the use of alcohol ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **25**, 4, 714-724.

- GROUPE D'ÉTUDE SUR L'ALCOOLISME. (1967). *Modèles de consommation des adultes au Québec*. Non publié.
- GUSFIELD, J.R. (1962). « Status conflicts and the changing ideologies of the american temperance movement » in Pittman and Snyder: *Society, Culture and drinking patterns*. New York: Wiley, 101-120.
- HAER, J.L. (1955). « Drinking patterns and the influence of friends and family ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **16**, 1, 178-185.
- HEATH, D.B. (1958). « Drinking patterns of the bolivian Camba ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **19**, 3, 491-503.
- HEATH, D.B. (1964). « Prohibition and post-repeal drinking patterns among the Navaho ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **25**, 1, 119-135.
- HECHT, C.A. *et al.* (1948). « The drinking and dating habits of 336 college women in a coeducational institution ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **9**, 2, 252-258.
- JACKSON, J.K. & CONNOR, R. (1953). « Attitudes of the parents of alcoholics, Moderate drinkers and non-drinkers towards drinking ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **14**, 590-612.
- LANDMAN, R.H. « Studies of drinking in Jewish culture: III. Drinking patterns of children and adolescents attending religious schools ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **13**, 87-94, 1952.
- LAWRENCE, J. & MAXWELL, M. (1962). « Drinking and socio-economic status » in Pittman and Snyder: *Society, culture and drinking patterns*. New York: Wiley, 141-145.
- LOLLI, G. *et al.* (1952). « The use of wine and other alcoholic beverages by a group of Italians and Americans of Italian extraction ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **13**, 27-48.
- MADDOX, J. (1956). *Drinking in High School: a sociological analysis of a symbolic act*. Unpublished doctoral dissertation. Michigan State University.
- MADDOX, J. (1962). « Teen-age drinking in the United States » in Pittman and Snyder: *Society, culture and drinking patterns*. New York: Wiley, 230-246.
- MADDOX, J. (1964). « High-school student drinking behavior: incidental information from two national surveys ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **25**, 2, 339-346.
- MADDOX, J. & JENNINGS, A.M. (1959). « An analysis of fantasy. An exploratory study of social definitions of alcohol and its use by means of a projective technique ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **20**, 2, 334-345.
- MARTENSEN-LARSEN, O. (1954). *The value of group psycho-therapy in the treatment of alcoholism*. Toronto: First International Congress on Group Psycho-therapy.

- MAXWELL, M.A. (1952). « Drinking behavior in the State of Washington ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **13**, 2, 219-239.
- MCCARTHY, R.G. & DOUGLAS, E.M. (1948). « Instruction on alcohol problems in public schools ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **8**, 609-635.
- MCCARTHY, R.G. (1956). *Teen-agers and alcohol*. New Haven: Yale Center of Alcohol studies.
- MCCARTHY, R.G. (1964). *Alcohol education for classroom and community*. New York: McGraw-Hill.
- MCCUGGAGE, M.M. *et al.* (1956). *Attitudes toward the use of alcoholic beverages*. Lawrence, Kansas: The Mrs. John S. Sheppard Foundation.
- MCCORD, W. & MCCORD, J. (1960). *Origins of alcoholism*. Stanford: Stanford University Press.
- MILLER, J.L. & WAHL, J.R. (1956). *Attitudes of High School students toward beverage alcohol*. Madison, Wisconsin: The Mrs. John S. Sheppard Foundation.
- MILLER, N.E. & DOLLARD, J. (1941). *Social learning and imitation*. New Haven: Yale University Press.
- MULFORD, H.A. (1964). « Drinking and deviant drinking in U.S.A. ». 1963. *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **25**, 4, 634-650.
- MULFORD, H.A. & MILLER, D.E. (1959). « Drinking in Iowa ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **20**, 4, 704-726, **21**, 1, 2, 3, 26-39, 267-291, 493-499.
- MULFORD, H.A. & MILLER, D.E. (1963). « The prevalence and extent of drinking in Iowa 1961. A replication and evaluation of methods ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **24**, 1, 39-53.
- MULFORD, H.A. & MILLER, D.E. (1963). « Preoccupation with alcohol and definitions of alcohol. A replication study of two cumulative scales ». *Quarterly Journal of studies on Alcohol*, **24**, 4, 682-696.
- PAYNE, R. (1963). *Drinking in society, third southeastern school of alcohol studies (SSAS)*. University of Georgia: Center for continuing education, Athens.
- PFAUTZ, H.W. & HYDE, R.W. (1960). « The ecology of alcohol in the local community ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **21**, 3, 447-456.
- POPHAM, R.E. & SCHMIDT, W. (1958). *Statistics of alcohol use and alcoholism in Canada 1871-1956*. University of Toronto Press.
- PULLMANN, D.R. (1958). « Some social correlates of attitudes toward the use of alcoholic beverages ». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **19**, 4, 623-635.
- RIESMAN, D. *et al.* (1964). « La foule solitaire ». Traduction française de l'ouvrage: *The Lonely Crowd*. New Haven: Yale University Press (1950).
- RILEY, J.W. (1949). « The social implications of problem drinking ». *Social Forces*, **27**, 301-305.

- RILEY, J.W. & MARDEN, C.F. (1947). «The social pattern of alcoholic drinking». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **8**, 2, 265-273.
- RILEY, J.W. & MARDEN, C.F. & LIFSHITZ, M. (1948). «The motivational pattern of drinking». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **9**, 353-362.
- ROGERS, E.M. (1958). «Reference group influences on student drinking behavior». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **19**, 2, 244-251.
- SLATER, A.D. (1952). «A study of the use of alcoholic beverages among high school students in Utah». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **13**, 1, 78-86.
- SNYDER, C.R. (1956). «Studies of drinking in jewish culture, IV. culture and sobriety». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **17**, 1, 124-143.
- SOWER, C. (1962). «Teen-age drinking and community organization» in W.C. Bier: *Problems in addiction*, 97-107.
- STRAUSS, R. & BACON, S.D. (1962). «The problem of drinking in college» in Pittman city Press.
- STRAUSS, R. & BACON, S.D. (1962). «The problem of drinking in college», in Pittman and Snyder: *Society, culture and drinking patterns*. New York: Wiley.
- TREMBLAY, R. (1968). *Modèles de consommation d'alcool chez un groupe de délinquants et un groupe de non-délinquants*. Thèse de maîtrise, Département de Criminologie, Université de Montréal.
- ULLMAN, A.D. (1953). «The first drinking experiences of addictive and normal drinkers». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **14**, 2, 181-191.
- ULLMAN, A.D. (1960). «Ethnic differences in drinking experience». *Social problems*, **8**, 1, 45-56.
- ULLMAN, A.D. (1962). «First drinking experience as related to age and sex» in Pittman and Snyder: *Society, culture and drinking patterns*. New York: Wiley, 259-266.
- VINTZE, E. (1967). *Le style de consommation et son évolution chez trente-cinq alcooliques*. Thèse non publiée, Université de Montréal.
- WASHBURNE, C. (1956). «Alcohol, self and the group». *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*, **17**, 1, 108-123.

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1: Distribution des sujets selon trois catégories d'âge	29
Tableau 2: Distribution des sujets selon le lieu de résidence	30
Tableau 3: Distribution des sujets selon la catégorie occupationnelle du père ...	31
Tableau 4: Distribution des sujets selon l'âge de la première consommation d'alcool	37
Tableau 5: Âge d'initiation à l'alcool selon qu'il s'agit de buveurs excessifs ou de buveurs modérés	38
Tableau 6: Influence du style de consommation de la mère sur l'âge d'initiation à l'alcool	40
Tableau 7: Influence de l'attitude de la mère à l'égard de l'alcool sur l'âge d'initiation	41
Tableau 8: Influence de l'attitude du père à l'égard de l'alcool sur l'âge d'initiation	41
Tableau 9: Distribution de fréquences et de pourcentages en fonction de la boisson d'initiation	43
Tableau 10: Distribution de la sorte de boisson consommée à l'initiation selon l'âge	44
Tableau 11: Répartition des raisons invoquées pour justifier la première consommation	47
Tableau 12: Raisons invoquées pour justifier la première consommation d'alcool, selon le type de buveurs	48
Tableau 13: Distribution, en pourcentage, des raisons émises pour justifier la première consommation en fonction de l'âge d'initiation	49
Tableau 14: Distribution des sujets selon les partenaires de la première consommation	50
Tableau 15: Distribution des buveurs occasionnels et excessifs selon les partenaires d'initiation	51
Tableau 16: Distribution des sujets en fonction du lieu où se déroula la première consommation	53
Tableau 17: Distribution des sujets en fonction de l'occasion d'initiation à l'alcool	54
Tableau 18: Distribution du lieu d'initiation à l'alcool en fonction de la région domiciliaire	55

Tableau 19: Distribution des occasions d'initiation selon la région domiciliaire	56
Tableau 20: Distribution du lieu d'initiation selon l'âge auquel se déroula cette expérience	57
Tableau 21: Distribution des occasions d'initiation selon l'âge auquel se déroula cette expérience	57
Tableau 22: Distribution des sujets en fonction de l'effet occasionné par l'alcool	60
Tableau 23: Distribution des buveurs modérés et des buveurs excessifs selon le souvenir de la première consommation	60
Tableau 24: Disposition, par ordre d'importance, des boissons consommées et des boissons préférées à partir des taux obtenus	65
Tableau 25: Distribution des sujets selon les raisons invoquées pour justifier la consommation d'alcool	68
Tableau 26: Distribution des buveurs modérés et des buveurs excessifs selon les raisons invoquées pour justifier la consommation d'alcool	68
Tableau 27: Distribution des raisons de consommation selon l'âge	70
Tableau 28: Distribution des sujets selon les partenaires habituels de consommation	72
Tableau 29: Distribution des buveurs excessifs et des buveurs modérés selon les partenaires de consommation d'alcool	72
Tableau 30: Distribution des sujets selon l'endroit où l'on consomme habituellement	73
Tableau 31: Distribution des buveurs excessifs et des buveurs modérés selon le lieu habituel de consommation	74

FIGURE

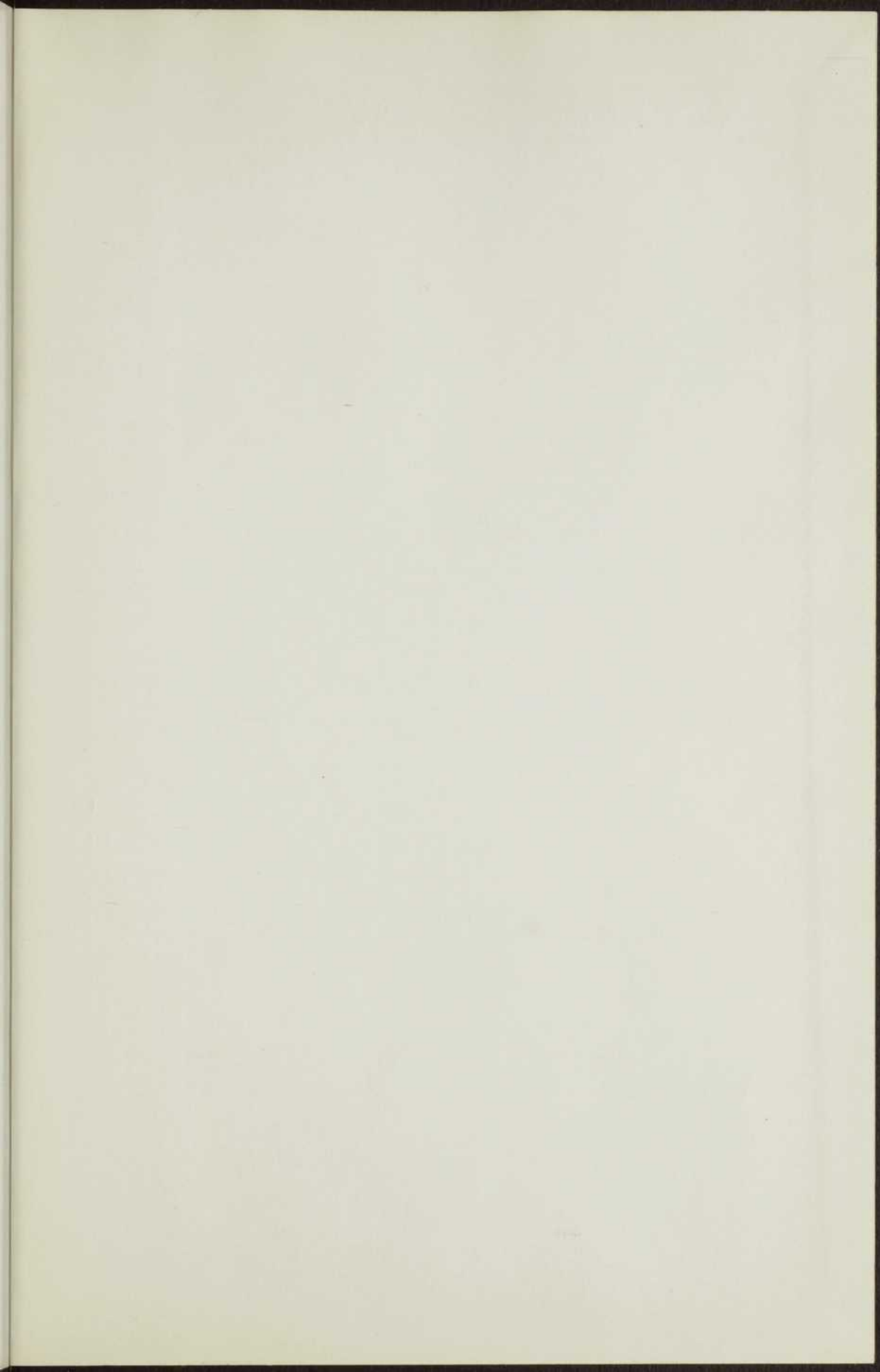
Figure 1: Boisson consommée lors de la première consommation	43
--	----

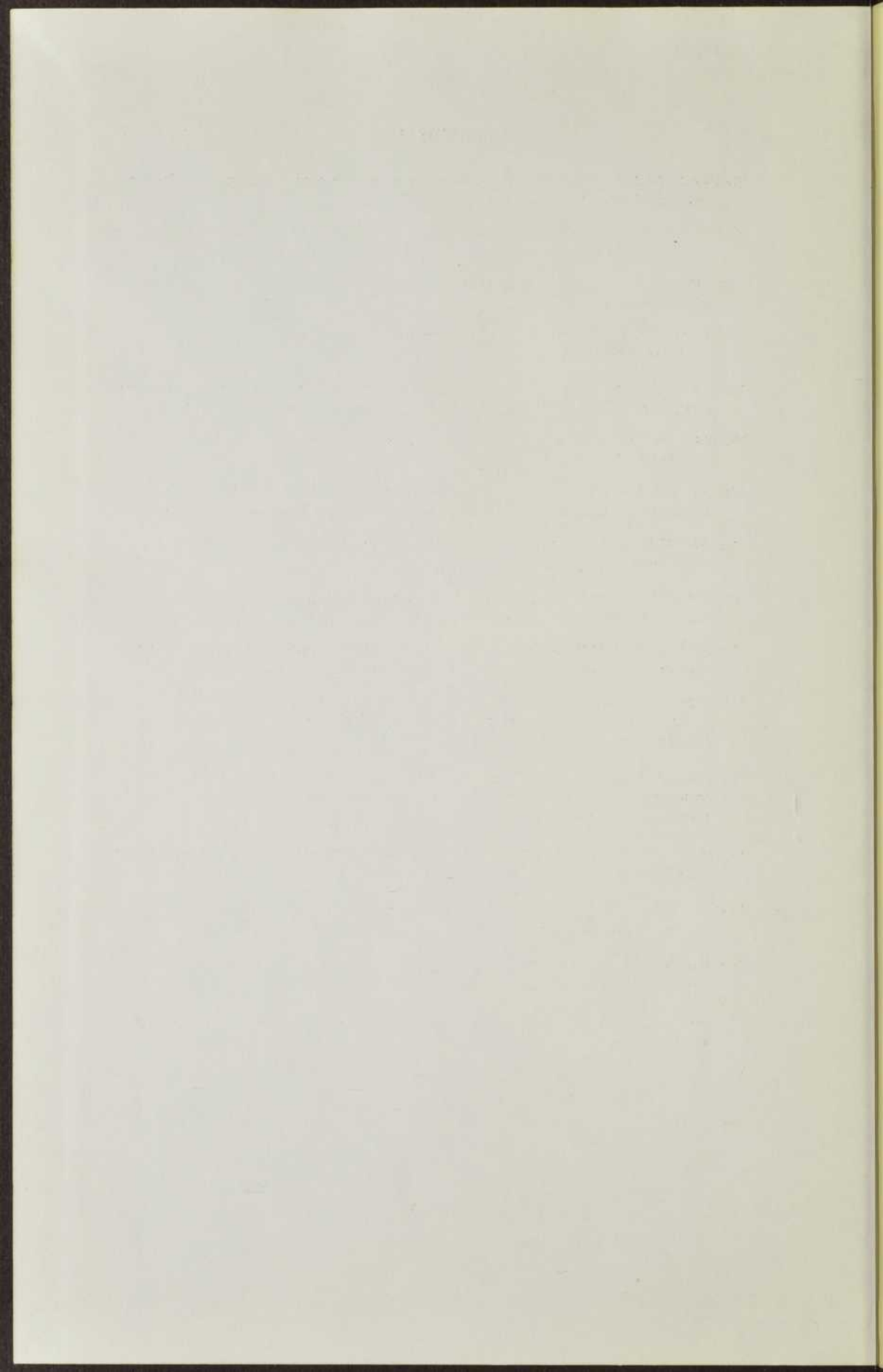
TABLE DES MATIÈRES

I. POSITION DU PROBLÈME	7
A — La consommation d'alcool dans une perspective psycho-sociologique; Le besoin d'une sociologie de l'alcool	7
B — Pourquoi étudier les modèles de consommation des boissons alcooliques ?	10
C — L'importance d'étudier les modèles de consommation alcoolique chez les adolescents	12
D — Les motivations qui sont à l'origine de la consommation des boissons alcooliques	17
E — Typologie de la consommation des boissons alcooliques	19
F — Les attitudes sociales et leur importance dans l'étude sociologique de l'alcool	22
II. DESCRIPTION DE L'EXPÉRIENCE	29
A — Les sujets	29
B — Âge des sujets	29
C — Région domiciliaire des sujets	30
D — Occupation du père	31
E — Instrument utilisé	32
F — Entrevues de groupe	32
G — Expérience pilote	33
H — Déroulement de l'expérience	33
I — Schéma d'analyse	34
J — But et hypothèses	35
III. INTERPRÉTATION ANALYTIQUE DES RÉSULTATS	37
I — La première consommation	37
A — Âge de la première consommation	37
B — Âge d'initiation et milieu familial	39

C — Boisson d'initiation	42
D — Motivations de la première consommation	45
1) Raisons invoquées pour justifier la première consommation ..	46
2) Raisons d'initiation selon l'âge	49
E — Partenaires d'initiation	50
F — Circonstances sociales et lieu de la première consommation.....	52
G — Effet provoqué par l'alcool lors de la première consommation...	59
II — La consommation actuelle	61
A — Consommation occasionnelle et consommation excessive	62
B — Que boivent les jeunes ?	65
C — Raisons de la consommation	66
D — Raisons de consommation selon l'âge	70
E — Partenaires et lieux de consommation	71
IV. CONCLUSION	75
a) La première consommation :	75
b) La consommation actuelle :	76
APPENDICE — Questionnaire	79
RÉFÉRENCES — Bibliographie	95
— Tableaux	99
— Figure	100











RELIURE
PRÉFONCTION
THIBAUD

BNQ



000 363 278